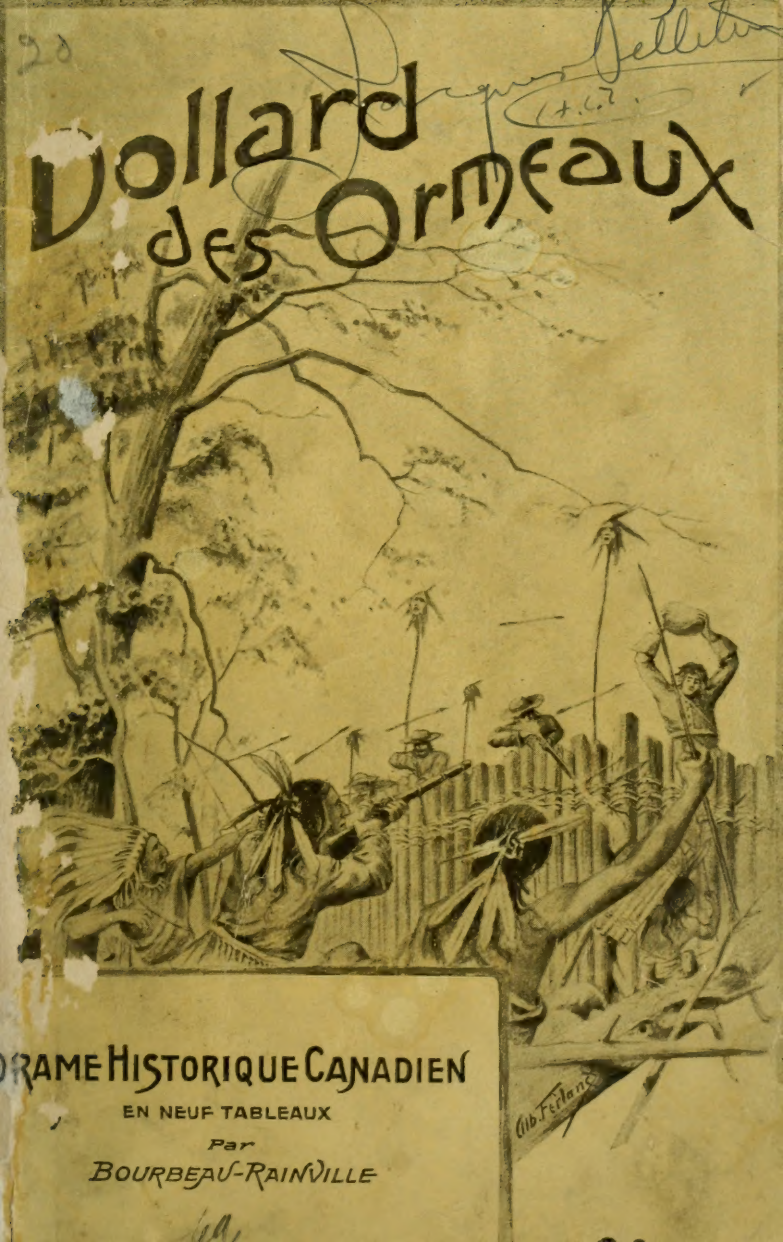
U d'/of OTTAWA
39003004822325

17-9-51

c

17-9-51

Dollard des Ormeaux



DRAME HISTORIQUE CANADIEN

EN NEUF TABLEAUX

Par

BOURBEAU-RAINVILLE

Ex Libris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Ottawa, Canada

Gracieusement offert par

M. Jacques Pelletier

60, rue St-Laurent
Hull, P. Q.

Mars 1947.

M. Beno Gélinas

avec les compliments de

Bourbeau Rainville

1911

DOLLARD DES ORMEAUX

AVIS

Nul ne devra représenter ce drame sans, au préalable, s'entendre avec l'auteur.

DOLLARD DES ORMEAUX

DRAME EN VERS

EN NEUF TABLEAUX

PAR

BOURBEAU-RAINVILLE

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
79, rue Saint-Jacques

UNIVERSITAS
Universitas
BIBLIOTHECA

Droits réservés. Canada. 1911. par BOURBEAU-RAINVILLE,
Magistrat de District, Aylmer, P. de Q.

PS
8503
.B86 U6
1911

AVANT-PROPOS

Champlain, qui fonda Québec en 1608, fit alliance avec les peuplades sauvages du Canada et prit part avec elles à trois expéditions guerrières contre leurs ennemis les Iroquois.

Ces derniers, divisés en cinq tribus, occupaient cinq cantons dans ce qui compose aujourd'hui l'Etat de New-York.

Ils jurèrent vengeance à Champlain et à tous les Français, et, pendant plus de cent ans, furent, à la fois, les fantômes, les bandits, les incendiaires, les assassins et les pillards de la colonie naissante. Ils ont d'ailleurs, au début, traité tous les blancs comme des ennemis naturels qu'il importait de chasser de l'Amérique.

Procédant à la façon des premiers Romains, les Iroquois s'attaquèrent d'abord à ceux des alliés des Français, les plus voisins de leur territoire. C'étaient les Hurons, race vaillante et intelligente qui habitait au nord du lac Huron

et dont le territoire de chasse touchait à tous les grands lacs et à la rivière des Outaouais (l'Ottawa), route du commerce des fourrures avec Montréal.

Les Iroquois n'eurent de repos qu'ils n'eussent détruit les bourgades huronnes et anéanti cette race dont la valeur et le pays servaient de bouclier à la ville naissante de Montréal, appelée Ville-Marie.

En dévastant le pays des Hurons et en détruisant cette peuplade nombreuse, les Iroquois atteignaient les Français de deux manières : 1° ils ruinaient pratiquement leur commerce de fourrures, base de leur vie économique ; 2° ils devenaient maîtres du chemin de la rivière des Outaouais, dont l'embouchure est un peu en amont de Montréal, par où ils viendraient, en toute sécurité, attaquer les Français.

Déjà maîtres de la rivière des Iroquois (le Richelieu) qui se déverse aussi dans le St-Laurent, mais en aval de Montréal, ils encerclaient, par le fait même, tout le territoire de Montréal et pénétraient, sans encombre, au cœur de la Nouvelle-France.

Les années 1648-1649 virent la réalisation de ce cruel et génial dessein. La nation huronne

fut presque annihilée et ses bourgades, détruites, et notre histoire enregistra les martyres des PP. Daniel, De Brébœuf, Gabriel Lalemant, Garnier et Chabanel, tous missionnaires jésuites.

Après ces scènes d'horreur les Iroquois eurent recours à la ruse. Ils conclurent divers traités de paix qui nous paraissent maintenant avoir été autant de pièges pour l'extermination des Hurons et des Français, mais dans lesquels ils purent alors faire croire à leur sincérité.

Si bien que, sur les instances des Onontagués, l'une des cinq tribus iroquoises, Québec décida de fonder une colonie de cinquante-cinq hommes, sous les ordres du capitaine Dupuis, au lac Ganentaha (lac Salé), dans le canton Onontagué.

C'est vers ce nouveau poste que l'auteur a fait se diriger Dollard deux ans avant l'évènement qui fait le sujet de cette pièce.

A ce moment, les Iroquois avaient déjà décidé de massacrer le capitaine Dupuis et tous les Français du lac Ganentaha, mais le capitaine, prévenu par des Indiens amis, put s'enfuir avec tous les siens à la faveur du sommeil provoqué chez les Iroquois dans un de ces fameux festins indiens, appelés festins à tout manger.

L'histoire ne nous dit rien de Dollard et de ses seize compagnons, si ce n'est qu'au printemps de 1660, après avoir fait leur testament, communié et juré de combattre les Iroquois sans jamais demander quartier, ils se rendirent au Long-Sault, sur l'Ottawa, où, dans un petit fort de bois entouré d'une palissade de pieux, ils tinrent en échec, cinq jours durant, trois cents guerriers iroquois venus par l'Ottawa, et, pendant trois ou cinq autres jours, une seconde bande de cinq cents guerriers venus de l'embouchure du Richelieu où les deux groupes devaient se rejoindre pour tenter un suprême effort contre Montréal, Trois-Rivières et Québec. Toute la colonie de la Nouvelle-France ne comprenait alors qu'environ deux mille âmes.

La nouvelle de la destruction projetée de la colonie s'était répandue à la suite de révélations faites par un guerrier mahingan ou loup, allié des Iroquois, qui, faisant l'espionnage dans les îles du Richelieu, avait été surpris, fait prisonnier, attaché au poteau de torture et mis à mort par les Algonquins.

Grâce à la résistance héroïque offerte par Dollard et ses compagnons, aidés de six Algonquins, et de quarante Hurons qui trahirent pour la plupart, les Iroquois, selon le vers de

Fréchette, "redoutant un pays peuplé de tels héros", abandonnèrent leur projet et retournèrent dans leur pays après avoir incendié le Fort où brûlèrent les corps de Dollard et de ses compagnons.

Les détails de ce glorieux fait-d'armes ont été fournis par un Huron du nom de Louis qui prit part au combat du Long-Sault et échappa au massacre et à la poursuite des Iroquois.

Le silence de l'histoire sur le passé de Dollard et de ses compagnons a permis à l'auteur de nouer une intrigue dramatique autour de l'évènement historique dans l'espoir de faire ressortir, d'un côté, la beauté du dévouement de ces jeunes héros de vingt à trente ans, et, de l'autre, la non moindre beauté du sacrifice de la femme qui les aimait et les vit partir sans retour.

Tous les personnages de la pièce, moins trois, ont vécu en chair et en os et dans l'esprit du rôle qui leur est assigné.

Les trois personnages que l'auteur a créés pour nouer son intrigue, s'ils n'ont pas vécu individuellement, sont du moins symboliques en ce qu'ils représentent, chacun, une classe et des caractères qui existaient au dix-septième siècle. Lucile de Queylus, pupille de M. de Maison-

neuve et fiancée de Dollard, symbolise la femme qui a assisté au départ de Dollard et de ses compagnons, qui a aimé, qui a souffert, qui a pleuré, mais dont l'histoire ne dit rien.

Jean Le Gardeur, ce sont tous ces colons-soldats qui ont suivi Maisonneuve et qui, tout en défendant le drapeau de la France et le domaine qu'ils défrichaient, fondaient des foyers et multipliaient les familles françaises, pour leur bonheur particulier et pour l'intérêt général et la gloire de la France.

Marc-Aurèle Grisou, c'est l'égoïsme mis en regard de l'héroïsme, c'est l'esprit jaloux et envieux s'opposant à tout ce qui ne lui rapportait pas un profit personnel et contrecarrant des projets dont l'accomplissement fait aujourd'hui notre admiration et notre fortune.

Le Gardeur, Grisou, Dollard aiment Lucile, chacun selon son âme. Mais Dollard, parti depuis deux ans en destination du poste Onontagué, vers lequel il s'est dirigé juste au moment où le capitaine Dupuis et les colons français s'enfuyaient pour échapper au massacre, n'a pas pu, lui, échapper à la colère et à la vengeance de ces cruels et barbares Peaux-Rouges. Tous croient donc à sa mort.

Le Gardeur l'emporte sur Grisou dans le

choix que Maisonneuve fait d'un époux pour Lucile, et celle-ci, soumise à la volonté de son tuteur, pleurant son fiancé, se rend à la raison d'état donnée par Maisonneuve, c'est-à-dire, l'intérêt de la France et de l'Eglise de fonder en Amérique des familles françaises et catholiques.

Grisou, éconduit, se venge et cherche encore un profit dans sa vengeance. Il se sert du retour inattendu de Dollard, qu'il retient chez lui pendant que s'accomplit le mariage de Lucile avec Le Gardeur, et du serment que Dollard fait ensuite de donner sa vie à son pays dans le projet du Long-Sault. Par la force des circonstances Lucile est impliquée dans l'assassinat de Le Gardeur, commis par lui, Grisou.

Grisou veut contraindre Lucile à l'épouser en l'obligeant de choisir entre ce mariage qui la sauve et le déshonneur qui s'attache à son amour pour Dollard, amour, mobile troublant qui semble l'avoir incitée, dans son désespoir, à écarter l'obstacle, Jean Le Gardeur.

Ces moyens ont permis à l'auteur de faire revivre l'époque de 1660 ; la physionomie des personnes et des lieux ; les pensées, les sentiments et les actes de ceux qui préparèrent nos destinées ; de développer les caractères des person-

nages historiques ou symboliques qui paraissent sur la scène ; enfin, de donner tout son relief à la belle figure de ce jeune homme de vingt-cinq ans, Dollard des Ormeaux, en lui mettant au cœur un amour naturel à son âge, en le faisant aimer par une femme digne de lui, vaillante et bonne comme nos mères, et en leur faisant faire à tous deux le sacrifice de leurs affections pour le salut de la patrie. S'il est vrai qu'une partie de l'intrigue se dénoue lorsque l'innocence de Lucile est proclamée, au moment du départ de Dollard, il n'en est pas moins vrai qu'il reste au cœur une espérance que Dollard reviendra victorieux du combat et épousera Lucile, et, tant pour les fins de l'histoire que pour celles du drame, il convenait de faire le tableau de la mort de Dollard au Long-Sault et celui du récit du messager huron, afin d'illustrer, dans un grand dénouement final, le sort des principaux personnages qui prennent part au drame qui va suivre.

PERSONNAGES

DOLLARD DE ORMEAUX, 25 ans.

PAUL CHOMEDEY DE MAISONNEUVE, fondateur de Montréal, 60 ans.

L'ABBE GABRIEL SOUARD, prêtre de St-Sulpice, premier curé, 50 ans.

JEAN LE GARDEUR, 30 ans.

MARC-AURELE GRISOU, 30 ans.

UN CHEF IROQUOIS.

ETIENNE ANNAHOTAHA, chef Huron.

LOUIS, le messager Huron.

MITIWEMEG, chef Algonquin.

JEAN LE COMPTE, 26 ans.

JEAN VALETS, 27 ans.

CRISTOPHE AUGIER dit Desjardins, 26 ans.

NICOLAS TILLEMONT, 25 ans.

JACQUES BRASSIER, 25 ans.

JEAN TAVERNIER dit la Hochetière, 28 ans.

SIMON GRENET, 25 ans.

LAURENT HEBERT dit LARIVIERE, 27 ans.

ALONI DE LESTRES, 31 ans.

NICOLAS JOSSELIN, 29 ans.

ROBERT JURIER, 24 ans.

JACQUES BOISSEAU dit Cognac, 23 ans.

LOUIS MARTIN, 21 ans.

FRANÇOIS CRUSSON dit Pilote, 24 ans.

ETIENNE ROBIN dit Desforges, 27 ans.

RENE DOUSSIN, sieur de Ste Cécile, 30 ans.

UNE SENTINELLE.

1er Serviteur du Fort.

2e Serviteur du Fort.

LUCILE DE QUEYLUS, pupille de M. de Maissonneuve.

MARGUERITE BOURGEOYS, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame.

JEANNE MANCE, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Colons, hommes et femmes, Soldats Français, Indiens, Iroquois, Hurons et Algonquins.

SYNOPSIS

L'action se passe en 1660.

1er Tableau. — Le bureau de travail de M. de Maisonneuve dans le fort de Ville-Marie.

2ème Tableau.— La Maison de Marc-Aurèle Grisou.

3ème Tableau. — La Maison de Dollard devenue la demeure de Jean le Gardeur.

4ème Tableau. — Le Serment de Dollard et de ses compagnons au pied de la croix plantée par Maisonneuve au Mont-Royal.

5ème Tableau. — Sur la plage, près du fort de Ville-Marie.

6ème Tableau. — L'appartement de Lucile de Queylus dans le Fort.

7ème Tableau. — Le départ de Dollard et de ses compagnons.

8ème Tableau. — L'enceinte du fort du Long Sault.

9ème Tableau. — Le récit du messager Huron.

PREMIER TABLEAU.

Le bureau de travail de M. de Maisonneuve dans le fort de Ville-Marie, au rez-de-chaussée.

Un luth est suspendu au mur du fond. M. de Maisonneuve avait appris à jouer de cet instrument pendant un séjour qu'il fit en Hollande au début de sa carrière militaire.

Fenêtre donnant sur l'ancienne Place Royale et sur le fleuve que l'on voit par la porte ouverte des courtines qui entourent le fort.

On voit, à l'extérieur, la sentinelle se promenant de long en large.

M. de Maisonneuve cause avec l'abbé Gabriel Souard.

Scène I.

MAISONNEUVE ET L'ABBE SOUARD.

MAISONNEUVE (*comme si continuant une conversation.*)

Oui, bravant un péril chaque jour grandissant,
Ce fort, où nous luttons pour un peuple naissant,
Voit de plus en plus près surgir les embuscades
Depuis que l'Iroquois, ravageant les bourgades,
Jetant l'horreur et l'épouvante aux environs,
S'est rendu maître enfin du pays des Hurons.

L'ABBÉ SOUARD.

Le Huron survivant prend l'Iroquois pour maître
Ou fuit, découragé, la terre de l'ancêtre,
Et nous ne pouvons plus compter sur son soutien
Dans l'alerte constante où l'Iroquois nous tient.

MAISONNEUVE.

L'avenir du pays vivement m'inquiète
Car la race iroquoise, à l'assaut toujours prête,
Désire évidemment nous chasser de ces lieux
Quand nous leur apportons la lumière des cieux,
Et quand, leur dévoilant le soleil de la France,
Nous venons les tirer de leur longue ignorance.

L'ABBÉ SOUARD.

C'est que l'événement est providentiel.
L'enfer par ces démons lutte contre le ciel.
L'œuvre de nos martyrs ne saurait être vaine.

MAISONNEUVE.

La lutte sera longue et plus d'un capitaine
Y laissera ses os. Si le fort est détruit
Le Canada retombe en son antique nuit.
Le ciel veuille inspirer quelque acte de vaillance!
Je vais en attendant doubler la surveillance.

L'ABBÉ SOUARD.

Nous avons Lambert Closse en qui nous espérons.

MAISONNEUVE.

C'est mon meilleur conseil, nous le consulterons.

L'ABBÉ SOUARD.

Qu'est devenu Dollard, si dévoué, si brave...

MAISONNEUVE.

Hélas! des Iroquois le martyr ou l'esclave.
Les mensongers discours de leurs agents rusés
Par un traité de paix nous avaient abusés.
A leur propre demande une humble colonie
Au poste Onontagué par Québec fut fournie.
Un jour Dollard partit vers ce peuple trompeur
Pour y faire avec eux commerce de trappeur.
Il n'avait pas atteint le terme du voyage
Que déjà l'Iroquois méditait le carnage.
Nos colons avertis avaient fui le danger
Quand Dollard, confiant, s'en alla s'y plonger.

L'ABBÉ SOUARD.

On m'a dit qu'il était fiancé de Lucile?

MAISONNEUVE.

Elle l'attend toujours. Que faire?...

L'ABBÉ SOUARD.

Oisive idylle.
Il faut la marier à quelque heureux soldat.

MAISONNEUVE.

Mais sans Dollard l'hymen pour elle est sans appât.

L'ABBÉ SOUARD.

Dollard n'a pu survivre.

MAISONNEUVE.

Il vit dans sa pensée.
Lucile dit : Je resterai sa fiancée.
Depuis plus de deux ans qu'elle l'attend en vain
Elle éconduit tous ceux qui demandent sa main.

L'ABBÉ SOUARD.

Il faut la raisonner. Notre avenir de guerres
Réclame des héros de la vertu des mères.
Notre avenir sera ce que sera l'enfant.
C'est par lui que plus tard un peuple se défend.

(En prononçant ces vers l'abbé Souard se lève et prend son chapeau pour sortir.)

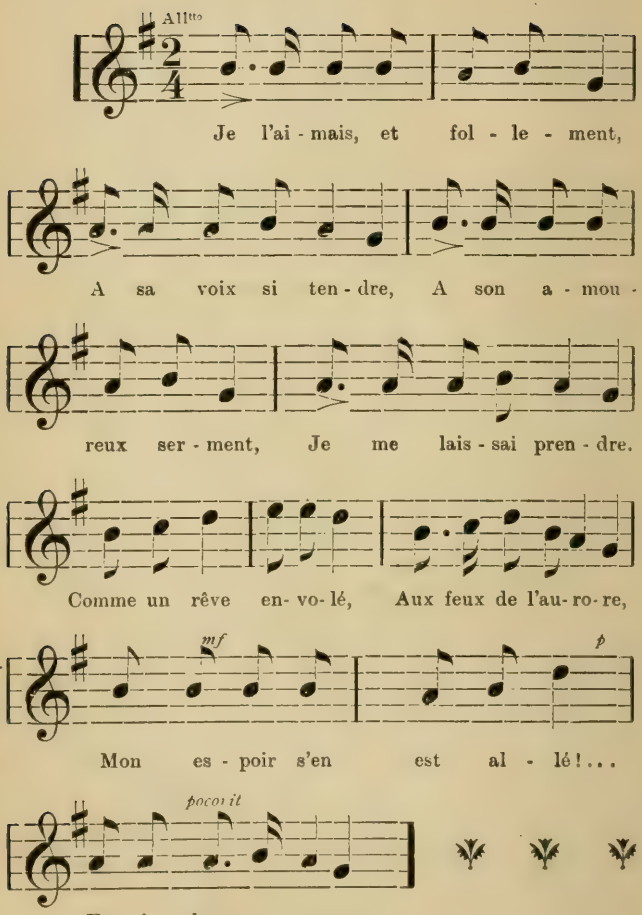
MAISONNEUVE.

Vous partez ?

L'ABBÉ SOUARD.

Oui, je vais visiter un malade.

(On entend Lucile chanter, au dehors, le couplet suivant d'une ballade datant de 1650.)


All^tto
Je l'ai - mais, et fol - le - ment,
A sa voix si ten - dre, A son a - mou -
reux ser - ment, Je me lais - sai pren - dre.
Comme un rêve en- vo- lé, Aux feux de l'au- ro- re,
mf
p
Mon es - poir s'en est al - lé!...
poco rit
Et je pleure en - co - re.

MAISONNEUVE.

Un rêve du pays flotte en cette ballade.

(Jean Le Gardeur entre, et, croisant l'abbé Souard, lui dit:)

Scène II.

LES MEMES. JEAN LE GARDEUR.

JEAN LE GARDEUR.

Jeanne Mance vous mande, en hâte, à l'Hôpital,
Au chevet d'un colon blessé d'un trait fatal
Pendant qu'il traversait de l'île Sainte-Hélène.

MAISONNEUVE.

Son nom ?

JEAN LE GARDEUR.

Simon Denys, un fils de la Touraine.

L'ABBÉ SOUARD.

Je m'y rends à l'instant.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LES MEMES, moins L'ABBE SOUARD.

MAISONNEUVE.

Nos colons sont traqués
Par combien d'Iroquois dans les bois embusqués!
Rôdant autour de nous comme autour d'une proie
Nous feront-ils subir l'antique sort de Troie ?
La ruse après dix ans s'empara d'Ilion.
Depuis vingt ans nous défendons notre Sion.
Notre ville devra de n'être pas tombée
Au concours de soldats dignes des Machabée.

JEAN LE GARDEUR.

Pendant que nous luttons dans ce fort isolé
Nous permettons de croître aux blonds épis de blé.
Le lis des clochers blancs nous devra sa croissance.

MAISONNEUVE.

Et l'avenir, l'épi de la reconnaissance.

(Jean Le Gardeur, légèrement intimidé à cause de ce qu'il va dire, mais avec l'allure martiale d'un soldat, puis s'enhardissant graduellement avec le développement du dialogue:)

JEAN LE GARDEUR.

Je voudrais cependant que le fardeau du jour
Fut allégé, sur mon épaule, par l'amour.

MAISONNEUVE *(légèrement moqueur mais amical.)*

Vraiment!

JEAN LE GARDEUR *(souriant).*

Le cœur n'est pas une ville imprenable.
Il s'ouvre volontiers aux traits d'un œil aimable.

MAISONNEUVE *(accentuant sa première intonation).*

Vraiment!

JEAN LE GARDEUR (*tournant sa casquette de soldat dans ses mains et les yeux baissés sur elle*).

JEAN LE GARDEUR.

Et j'ai le cœur percé d'un trait charmant,
Si charmant... que j'hésite à le dire.

MAISONNEUVE (*engageant*).

Comment!
Je t'en souhaite alors toute une myriade.

JEAN LE GARDEUR (*enhardi*).

Eh bien,
j'aime...

(*rêveur*)

comme on aimait dans l'Iliade...
Mais je n'ose parler au moment des aveux.

MAISONNEUVE (*grave et bienveillant*).

Comme un bon père, Jean, j'écouterai tes vœux.

JEAN LE GARDEUR (*les yeux baissés*).

Il s'agit d'un sujet délicat...

(*levant des yeux observateurs sur Maisonneuve*)

de Lucile? ? ?

MAISONNEUVE.

Ah! tu veux l'épouser... Conquête difficile.
As-tu donc oublié son long attachement
A Dollard des Ormeaux?

JEAN LE GARDEUR (*d'une voix chaude et s'enthousiasmant graduellement.*)

J'aime ce sentiment.
Je sais le souvenir ému qui vit en elle
Et la perle d'amour qui brille en sa prunelle.
Mon cœur, en la voyant, a l'instinct des soleils
Qui vont sécher les pleurs aux calices vermeils.
Je ne suis qu'un soldat riche de ses seuls rêves,
Venu pour vous aider à fonder sur ces grèves
Un royaume, toujours propice aux malheureux.
Je ne suis qu'un soldat, mais j'ai l'âme des preux,
De tous ces chevaliers, qui, pour plaire à leur dame,
Se ruaient à la gloire avec des chants dans l'âme.
Pour Lucile, faut-il imiter les travaux
Du grand Roland luttant sans trêve à Roncevaux,
J'irai, je combattrai sur les monts, dans la plaine,
Comme on luttait jadis pour une châtelaine.
Je veux la consoler de la mort de Dollard
Dont on doute si peu, que, depuis son départ,
J'achetai sa maison. Vienne Lucile y vivre!
C'est le rêve et l'espoir auxquels mon cœur se livre.

MAISONNEUVE.

Lucile a dit souvent: " J'avais rêvé ce nid.
Si Dollard revenait dans ce séjour béni! "

JEAN LE GARDEUR.

Je le remplacerai, je serai bon pour elle.

MAISONNEUVE.

Tout cela ne fait pas une épouse fidèle.
Si l'on veut être heureux il faut prendre le cœur.

JEAN LE GARDEUR.

Cœur affligé souvent aime un consolateur.
Songez à l'avenir, aux lendemains moroses
Quand vous ne serez plus.

MAISONNEUVE.

Oui, je songe à ces choses.
Aux tristes lendemains, et c'est inquiétant.
Je voudrais que Lucile y songeât par instant.

JEAN LE GARDEUR.

Quel est notre intérêt le plus patriotique,
Au milieu des déserts des forêts d'Amérique
Où la croix, au drapeau d'un souverain chrétien
S'unit, pour attirer au Christ l'esprit païen?
N'est-ce pas de former à notre ressemblance
Des familles parlant la langue de la France,
Fournissant au pays le colon, le soldat
Et tous les nautonniers du vaisseau de l'Etat?
Le moindre des foyers met un peuple en lumière.
Qui sait tout ce que doit la France à la chaumière.
La famille, voilà le plus sûr des remparts
Quand à l'assaut les maux montent de toutes parts.
Vous avez élevé votre aimable Lucile
Sur le modèle pur que trace l'Evangile:
Qu'elle songe au pays d'un esprit généreux.
Qu'elle fonde un foyer de Français valeureux.

MAISONNEUVE.

J'aime ces sentiments que notre France inspire
Et qui par la famille étendront son empire.
Etant, comme Dollard, brave, juste et loyal,
Lucile peut revoir en toi son idéal.
C'est par de tels hymens qu'en ce pays sauvage
La France verra naître un peuple à son image.
Je plaiderai ta cause avec plaisir, ce soir.

JEAN LE GARDEUR (*saluant et se retirant*).

Monsieur le gouverneur, merci de cet espoir.

Scène IV.

MAISONNEUVE (*seul*).

Cœur d'élite. Au moment où mon œuvre chancelle,
J'aime les battements de ce cœur tout plein d'elle.

(*Allant à la rencontre de Marc-Aurèle Grisou qui entre, et lui pressant la main.*)

Scène V.

MAISONNEUVE, MARC-AURELE GRISOU.

MAISONNEUVE.

Après Jean, Marc-Aurèle. Après l'apôtre aimé
L'empereur-philosophe entre. Je suis charmé.
Prends ce siège et dis-moi le sujet qui t'amène.

GRISOU.

Un sujet délicat. Héritier d'un domaine
En France, je voudrais pouvoir le partager
Avec quelqu'un qu'il faut arracher au danger.

MAISONNEUVE.

Nous quitterais-tu donc ?

GRISOU.

Cette terre est mauvaise.
Je retourne au bonheur de la terre française.
Je veux sauver Lucile et l'amener gaîment
Partager mon bien-être avec le sacrement.
Un oncle en France, âgé, sans descendants, et riche,
M'appelle auprès de lui. Je quitte un pays chiche
Où pleuvent les ennuis, où tout est pauvreté,
Et je retourne heureux au pays regretté.

MAISONNEUVE.

Il faut du dévoûment pour défricher ces terres
Qui voilent leurs trésors sous des bois séculaires.
C'est bien servir la France et c'est bien servir Dieu
Que d'étendre leur règne en ce lointain milieu.

GRISOU.

Oh ! je n'ai pas le goût pour tant de sacrifices
Inutiles peut-être et clos par des supplices.

MAISONNEUVE.

Le sacrifice est beau surtout lorsqu'on en meurt.
Dessinant sur le temps le geste du semeur
C'est lui qui changera les forêts en prairies
Et qui fera surgir, sur des rives fleuries,
Des clochers et des tours, des champs et des cités
Qui grandiront dans l'ordre et dans la liberté.

GRISOU.

Oui, mais en attendant les forêts sont des bouges
Où règne, en guerroyant, la race des Peaux-Rouges.
Se croyant les seigneurs des fleuves et des lacs
Ils combattent la croix avec des tomahawks.

MAISONNEUVE.

Pour civiliser et convertir le monde
Il faut avoir au cœur l'héroïsme qui fonde,
Il faut haïr l'erreur, aimer la vérité,
Et vouloir en avant pousser l'humanité.

GRISOU.

Je ne saurais avoir un crédule héroïsme.

MAISONNEUVE.

Que n'avez-vous au moins plus de patriotisme!
Ah! si tous ls Français n'aimaient que le plaisir,
La France, désormais, devrait se dessaisir
Du flambeau du Progrès allumé dans sa main
Et laisser l'âme humaine errer par le chemin.

GRISOU.

Que voulez-vous, monsieur, il faut être pratique.
Je ne vois pas d'espoir qu'en ce lieu scorbutique
Nous puissions réussir à rien faire de grand.
Aux travaux sans profit je suis indifférent.

MAISONNEUVE.

Tu veux donc nous quitter quand le péril augmente.
Un bon soldat français fait face à la tourmente.

GRISOU.

A quoi sert de lutter contre un destin fatal
Quand on peut vivre heureux dans le pays natal ?

MAISONNEUVE.

Vous doutez des destins de la Nouvelle-France.
Moi, je les vois baignés de lueurs d'espérance.
La nature y versa son urne de beauté.
Ses monts lèvent au ciel leurs blocs d'immensité.
Sur son sol virginal ouvert par nos charrues
Des races grandiront du vieux monde accourues.
Sur son fleuve et ses lacs, rivaux des Océans,
Le Progrès conduira ses navires géants.
Et nous, les fondateurs de ces terres nouvelles,
Nous y verrons du ciel les moissons éternelles.

GRISOU.

Quand nous sommes couchés aux funèbres caveaux
Que peut nous dire au cœur l'effet de nos travaux ?
Pendant que vibre en nous la vie aux mille charmes
Jouissons et fuyons le vain chemin des larmes.

MAISONNEUVE.

Laissons là les plaisirs que procure l'argent
Et louons la vaillance au cœur de l'indigent.
Ne désespérons pas des œuvres commencées.
Consacrons-leur plutôt nos meilleures pensées.
Aux portes du tombeau, non, tout n'est pas fini,
Car l'âme libérée entre dans l'infini.
Le sang qui coule en nous est le sang de la France
Répandu pour la foi, la langue et la souffrance.
Nous l'avons hérité des soldats de Clovis,
Nous devons imiter les croisés de saint Louis,
Honorer le drapeau au delà des frontières
Et de la croix du Christ projeter les lumières.

GRISOU.

Le dernier mot de Dieu sur la création
Fut de multiplier les générations
Et non de les détruire au hasard de la guerre.
Les fils de la forêt vivaient sans nous naguère :
S'ils veulent nous chasser du pays convoité
Pouvons-nous les blâmer d'aimer leur liberté ?
Nous avons bien voulu les périls où nous sommes
Par notre ambition de dominer les hommes.

MAISONNEUVE.

La Charité nous guide et non l'ambition,
Nous voulons relever par la religion
Ces hommes primitifs, leur aider, les instruire,
Vous le savez fort bien, et non pas les détruire.
Quand Dieu vers l'Amérique a dirigé Colomb
Il voulut que l'Europe y fournit le colon.
Cartier du Canada nous légua l'héritage
Pour le remettre intact à nos fils en partage.
Nous saurons respecter tous les droits de l'Indien.
Il aura sa réserve au pays canadien.
Il sera notre égal en tout sur cette terre.
Notre but est chrétien autant qu'humanitaire.

GRISOU.

Si vous réussissez dans de si grands desseins
On vous proclamera des héros et des saints.

MAISONNEUVE.

La chose est enviable.

GRISOU.

Autant que difficile.

MAISONNEUVE.

On ne fait rien sans peine.

GRISOU.

Et que fera Lucile ?

MAISONNEUVE.

Je voudrais de son front écarter le danger.

GRISOU.

Nous voilà donc d'accord, je veux la protéger.
Je ferai son bonheur dans la Mère-Patrie
Pendant que vous fondez ici Ville-Marie.

MAISONNEUVE.

Donc entre vous et Jean Lucile aura le choix.

GRISOU.

Jean Le Gardeur voudrait ? ? ?

MAISONNEUVE.

L'amour l'a sous sa loi.
Lucile est son Hélène.

GRISOU.

Et l'amour perdit Troie.

(*à part*)

Quelle affaire a ce Jean de marcher sur ma voie!

(*à Maisonneuve*),

Jean n'offre que l'exil et des jours de hasard.
J'offre l'or et la France et l'oubli de Dollard.
Partout le souvenir d'une triste odyssée,
Vivace dans ces lieux, troublera la pensée
De Lucile vivant dans des regrets constants
Et gardant dans son cœur des rêves attristants.

(*Il salue et sort.*)

Scène VI.

MAISONNEUVE (*seul*).

Entre ces deux Français, Dieu! quelle différence!
Jean parle de devoir et comprend la souffrance.
Fidèle à son drapeau et fidèle à son Dieu
Il verserait son sang pour les deux en ce lieu.
Grisou veut des plaisirs et hait le sacrifice.
Il ne cherche avant tout que son seul bénéfice.

(*Lucile entre, ardente, enthousiaste.*)

Scène VII.

MAISONNEUVE, LUCILE.

LUCILE.

Ah! j'ai tout entendu. Comment! serait-il vrai?
Mon espoir doit-il donc se changer en regret?
Espoir, ô douce source où mon âme s'abreuve!
De la mort de Dollard personne n'a la preuve...

MAISONNEUVE.

Comment douter toujours d'un trop certain trépas
Devant des ennemis qui ne pardonnent pas:
Les loups, les Iroquois, la faim, la solitude...
Oui, deux ans de silence en font la certitude.

LUCILE.

Mon fiancé n'est plus et je l'attends encor...
Les arbres des forêts ont prêté leur décor
Au drame douloureux de son heure dernière
Et je n'étais pas là pour fermer sa paupière...

(comme si parlant à Dollard)

Qui donc ferma tes yeux où ton cœur scintillait?
Qui donc baisa ton front où ton âme brillait?
Les loups? les Iroquois? la faim? la solitude?

(revenant à Maisonneuve.)

Oh! deux ans de silence est-ce une certitude?
Ayez pitié de moi! S'il allait revenir
Quand j'aurais sans raison trahi son souvenir,
Mes serments, notre amour... J'en chasse la pensée.
Fidèle à mes serments je suis sa fiancée.
Mon cœur me dit qu'un jour Dollard nous reviendra.
L'amour est patient, mon amour attendra.

MAISONNEUVE.

Ton cœur a sa folie et je vois avec peine
L'attachement païen de ton âme chrétienne.
Tes serments ne vont pas au delà de la mort.
Crains d'un aveugle amour voir naître le remords.
Ton fiancé n'est plus, donne-lui ta prière.
Son trépas ne saurait terminer ta carrière.
Il est d'autres devoirs. Ton Dieu, ta nation
Escomptent aujourd'hui ta génération.
L'avenir souffrira les périls où nous sommes
Et c'est votre devoir de lui donner des hommes.
J'aime Jean Le Gardeur. Il est digne de toi.
Il fera ton bonheur ce soldat de la foi.
Cet homme au cœur loyal à ton Dollard ressemble.
C'est bien le ciel ici qui ce jour vous rassemble.
Hier il acheta le nid que tu rêvais.
Qu'utiles soient tes jours. Va donc où tu devais.
Si tu crains le travail, le péril, la souffrance,
Marc-Aurèle Grisou qui s'en retourne en France,
T'offre son cœur, son or et son oisiveté

Dans l'asile enchanteur où va sa vanité.
Choisis donc maintenant entre la vaine attente
D'un fiancé pleuré dont l'image te tente
Et l'homme de devoir, digne du fiancé,
Ou l'homme de l'argent par le siècle encensé.

LUCILE.

Lui! qui trahit son Dieu, son roi, la colonie,
Et dont quelques écus seront tout le génie,
Qui, devant le danger, comme un lâche frémit
Et rêve de plaisirs quand tout ici gémit,
Jamais! C'est m'offenser de m'en croire capable.
Je ne serai jamais jusqu'à ce point coupable.
Un jour, lassé de moi, pour suivre ses désirs,
Le poltron trahirait. Qu'il aille à ses plaisirs.
C'est ici qu'en mon cœur germa la fleur aimée,
Sitôt fanée! Ici je veux être inhumée.
Mes yeux ne verront plus celui qu'ils aimaient voir.
S'il revient... j'en mourrai mais ferai mon devoir.
Pour former des héros j'admets qu'il faut des mères
Capables de porter les croix les plus amères
Et d'aider leurs époux à sauver le pays
Même s'il faut un jour épauler les fusils.
Je suis prête au devoir. Que Jean le Gardeur vienne
Et que mon âme seule en secret se souvienne.

MAISONNEUVE.

Monsieur l'abbé Souard vous unira demain
Dans la chapelle.

LUCILE (*tendant la main à Maisonneuve, avec des pleurs dans la voix.*)

Vous disposez de ma main.
Je ne puis oublier qu'étant votre pupille
Mon intérêt vous guide et je serai docile.

(*s'adressant au ciel en se retirant*).

Mais avant que d'avoir englouti mon passé,
Mon Dieu, ramène-moi, s'il vit, mon fiancé.

(On entend les aboiements de Pilote, type historique des chiens gardiens du Fort, pouvant flairer au loin l'approche des Iroquois et prévenant bien des embûches. Les aboiements sont suivis de deux ou trois coups de feu. Maisonneuve court à la fenêtre.)

LA SENTINELLE (*parlant de l'extérieur*).

SCÈNE VIII.

MAISONNEUVE. LA SENTINELLE.

LA SENTINELLE.

Voyez fuir ce canot ramé par trois sauvages
Qui poursuivaient en hâte, en un pli des rivages,

Le canot d'un trappeur. Pilote, dont le flair
Les guette, a pressenti leur approche dans l'air.
Ils étaient sur le point d'atteindre leur victime.
Elle a donné l'alarme et prévenu le crime.
Le malheureux trappeur, épuisé par l'effort,
Dans les bras de Grisou fut laissé comme mort.
Grisou l'a transporté chez lui.

MAISONNEUVE.

Quel phénomène!
Ce chien plus d'une fois a sauvé ce domaine.
Sentinelle en éveil, Pilote est toujours là,
Epiant l'Iroquois et hurlant le holà.

LA SENTINELLE.

On amène un Indien surpris en embuscade.

Scène IX.

(Deux soldats entrent escortant un Iroquois qu'ils ont fait prisonnier.)

MAISONNEUVE (*à l'Iroquois*).

Frère, pourquoi toujours de cascade en cascade
Poursuivre nos trappeurs, nos prêtres, nos colons?

L'IROQUOIS.

Frère, c'est que le sol qu'ensemble nous foulons
Ne peut être à nous deux. C'est l'unique héritage
Que le Grand Manitou nous transmit d'âge en âge
A nous, enfants des bois, et que vous dévastez.
Vous profanez ce sol lorsque vous abattez
Les arbres, nos amis. Mutilant la nature
Vous dépouillez son front de sa verte parure.
Elle a beau se venger au moyen du scorbut,
Vous êtes sans pitié marchant à votre but.
Vous ne comprenez pas la beauté des bois sombres
Où viennent dans la nuit se promener les ombres;
Dont la douce chanson nous berce quand on dort;
Où, le jour, le soleil darde ses flèches d'or.
Vous tuez l'arbre. Nous tuons le blanc qui bêche.
Nous luttons contre vous pour la chasse et la pêche.
Vous nous volez au nom de la propriété
Et vous chassez d'ici la douce liberté.
Pourquoi Champlain vint-il tuer nos chefs naguère,
Et, le premier des blancs, nous déclarer la guerre?
Nous ne l'oublions pas et nous nous vengerons
Sur vos maisons, vos champs et sur vos bûcherons.
Je représente ici les esprits des batailles.
Cette saison verra vos dernières semailles.
Ils tomberont sur vous nos terribles guerriers.
Par eau, par la forêt, ils viendront par milliers.
La race rouge veut chasser la race pâle.
Puissé-je entendre un jour râler son dernier râle!

MAISONNEUVE.

Les Français ne sont pas ennemis des grands bois.
Leur veine contient trop du vieux sang des Gaulois.
Ils vont de par le monde, ardents semeurs de verbes,
Comme sur les labours ils sont semeurs de gerbes.
Ils aiment les clochers qui leur montrent les cieux
Comme ils aiment des bois les bruits harmonieux,
Et l'on entend toujours la voix des forêts proches
S'unir pieusement à la voix de leurs cloches.
Peuple épris d'idéal, ami de l'opprimé, [aimé,
S'ils se sont faits champions du Christ, s'ils l'ont
S'ils vont prêchant partout sa foi, son évangile,
C'est qu'il fut, comme ils sont, aux malheureux utile.
Les esprits des combats troublent vos bois épais.
Nous, nous représentons les esprits de la paix.
En faisant sur ce sol des semences fécondes
Nous donnerons du pain aux pauvres des deux
Et nous verrons sortir de la propriété [mondes,
L'échange, naturel à la fraternité.
Ce grand pays sera le salut de la plèbe,
La liberté du serf, maître enfin de la glèbe.
Je vous parle un langage obscur. Quand vous verrez
Vos filles épouser nos fils, vous comprendrez.

L'IROQUOIS.

Vous bercez vos enfants dans des berceaux de
[planches,
Nous les faisons bercer par de chanteuses branches.
L'arbre que vous coupez nous fut trop maternel.

La nature entre nous mit l'espace éternel.
Vous cherchez le bonheur dans l'art et le caprice,
Nous le trouvons dans la nature créatrice
Que vous froissez en franchissant les océans,
Que vous froissez en abattant les bois géants.
Ah! vous avez vaincu ses vents et ses orages
Mais elle arme nos bras vengeurs sur ces rivages.

MAISONNEUVE.

Si le Grand Manitou redoutait nos travaux
Il n'aurait pas poussé vers ces lieux nos vaisseaux.
C'est Lui que nous servons, c'est Dieu, c'est notre [Père
Qui nous dit de t'aimer comme on aime son frère.
Il te commande à toi de cesser de haïr.
Tu le comprendras mieux en nous voyant agir,
Car nous obéissons à ce Puissant Génie
En nous sacrifiant pour cette colonie.
Son fils, né d'une vierge et mort sur une croix,
Délègue nos martyrs pour vous prêcher ses droits.
Notre vieux coq gaulois, héraut de sa lumière,
Du haut de nos clochers l'annonce à la clairière.
Un jour vos descendants, conquis par nos martyrs,
Sous l'arbre de la croix accourront se blottir.
L'aile du drapeau blanc qui s'ouvre sur l'église
Vous dira notre accueil fraternel dans la brise,
Et l'amour des clochers veillant sur les guérets
S'unira dans vos cœurs à l'amour des forêts.

RIDEAU.

DEUXIEME TABLEAU.

La maison de Marc-Aurèle Grisou.
Fenêtre ouverte sur le fleuve.
C'est la nuit.

Dollard Des Ormeaux (le trappeur que Grisou emporta chez lui), dort sur un lit.

La chambre est éclairée par une bougie placée sur une corniche.

Grisou, assis non loin de Dollard et le regardant dormir, dit le monologue suivant, avec un sourire cynique et d'une voix sourde.

MONOLOGUE DE GRISOU.

A l'amour éconduit que la vengeance est douce!
C'est un heureux hasard qui sous mon toit te pousse,
Dollard... Dors en paix... Rêve...

(riant sourdement),

Ha! Ha!... le rêve est beau:
A l'église... à genoux... au centre d'un tableau

D'Hymen, on vous voit, ô couple juvénile.
Tu passes l'anneau d'or au doigt pur de Lucile.
Puis le foyer égrène un chapelet d'enfants...
Et le rêve s'achève avec des cheveux blancs...
Dors et rêve, Dollard, je tiens ta destinée.
Je laisse s'accomplir un tragique hyménée.
Au point du jour, demain, Lucile épousera
Jean...

Ha! Ha!... je rirai. L'enfer aussi rira.

Tous les démons bientôt viendront tenter la femme
Et vers son fiancé faire incliner son âme...
Lucile, en ce moment, songe à toi, te croit loin,
Tantôt croit à ta mort et tantôt n'y croit point,
Te livre dans la nuit les tourments de son âme
Et te dit les raisons de son hymen sans flamme.
C'est pour que ses enfants un jour vengent ta mort....
C'est pour la France et Dieu...

Mais la douleur la mord

Au cœur...

Lucile pleure au milieu des ténèbres...

Moi, je me venge et ris de ses sanglots funèbres.
Elle m'a repoussé.... *moi*.... qui l'aime ardemment....
Qu'elle épouse donc l'autre ainsi qu'un châtiment
Elle te reverra, Dollard... APRES LA MESSE....
Je m'en charge...

A présent, dormons, car rien ne presse.

DOLLARD (*rêvant*).

Je te reviens, Lucile. Espère...

GRISOU.

Il rêve...

DOLLARD.

Attends...
Le malheur me retient...

GRISOU.

Il te tiendra longtemps.

RIDEAU.

TROISIEME TABLEAU.

La maison de Dollard devenue la demeure de Jean Le Gardeur.

Salle.

Une porte sur le côté gauche et une au fond, entre deux fenêtres. Une fenêtre ouverte.

Clair de lune.

Vue du fleuve. Arbre à mi-chemin.

Vue d'une île.

Sur un mur, crucifix à côté d'une horloge.

Sous le crucifix, deux épées en croix. Au-dessous, un mousquet.

Sofa au premier plan à droite.

Porte de la chambre nuptiale à droite, au dernier plan.

Au centre de la salle, une table à manger avec chaises autour.

Sur la table une bougie allumée.

Armoire avec service de table et provisions.

Un rouet.

DOLLARD DES ORMEAUX, *figure imberbe, longs cheveux, entre en haillons, et, n'apercevant personne, s'assoit près de la table, et dit:*

Je suis bien fatigué.... j'ai faim.... Ici, personne....
Seul près du crucifix mon vieux cadran chansonne....
Mesureur du destin, dis, me reconnais-tu?
Depuis deux ans pour moi ton tic-tac s'était tu.
Et toi, Jésus en croix, ami toujours fidèle,
M'as-tu gardé son cœur quand je souffrais loin d'elle?
Lucile a dû subir l'ennui qui me navrait.
Peut-être elle m'a cru gisant dans la forêt,
Cheveux scalpés, le cœur traversé d'une flèche,
Front brisé, flanc ouvert, victime qu'un loup lèche.
Lucile espère-t-elle encore mon retour?
Quand je la reverrai, reverrais-je l'amour?
Ses yeux, en me voyant, s'empliront-ils de joie
Ou de l'exil du cœur me feront-ils la proie?...
Mais c'est mal de douter quand mon exil finit
Et quand, après deux ans, je rentre dans le nid...

(Les sons de l'angelus se font entendre. Dollard se lève et va vers la fenêtre.)

O douceur de revoir le ciel de la patrie
Et les yeux guérisseurs de mon âme meurtrie!
D'entendre de ta tour, église du Bon Dieu,
Les sons de l'angelus monter vers le ciel bleu!
De voir tous ces amis que mon sort intéresse
Et de sentir dans l'air flotter une caresse...

———

Scène II.

Deux serviteurs entrent par la porte de gauche, portant la valise de Lucile qu'ils déposent dans un coin. Apercevant Dollard dans ses haillons, ils le plaisantent entre eux.

PREMIER SERVITEUR.

C'est le garçon d'honneur.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Il a plus d'un accroc.
S'il reste ici ce soir, il y sera de trop.

PREMIER SERVITEUR (*à Dollard*).

Bonsoir l'ami. Quand tout est gai dans le village
Pourquoi nous fais-tu voir un si triste visage?

DEUXIÈME SERVITEUR.

Songes-tu sous ce toit à passer cette nuit?
Les époux vont entrer, garde-les de l'ennui.

PREMIER SERVITEUR.

Chez notre gouverneur on boit du vin, l'on fête.
Va donc en prendre un peu, cela refait la tête.

DOLLARD.

Vous avez de l'esprit plaisantant mes haillons.
Les haillons sont parfois l'honneur des bataillons.
Mais par vos gais propos je vous juge la tête.
Quel est donc cet hymen que le village fête ?

PREMIER SERVITEUR.

Vous venez donc de naître aux sons de l'angelus
Si vous ne savez pas que Luce de Queylus
Epousa ce matin...

DOLLARD (*l'interrompant brusquement*).

Vous mentez. Je le nie.
Je suis son fiancé. C'est une calomnie.

(*Les deux serviteurs effrayés se hâtent vers la porte à gauche.*)

PREMIER SERVITEUR (*au deuxième*).

Il est fou.

DEUXIÈME SERVITEUR *au premier*).

Sauvons-nous, il nous assommera.

PREMIER SERVITEUR (*à Dollard, en sortant avec son compagnon par la porte de gauche, au moment où Jean Le Gardeur entre, avec Lucile à son bras, par la porte du fond.*)

Voici venir l'époux qui vous le prouvera.

SCÈNE III.

(*Dollard se laisse tomber lourdement sur une chaise et prend sa tête dans ses deux mains en étouffant un cri.*)

DOLLARD.

Oh!

LUCILE (*qui le reconnaît*).

Ciel!

JEAN LE GARDEUR (*qui ne connaît pas Dollard*)

Mon brave ami, sais-tu chez qui tu veilles?

DOLLARD (*se levant brusquement*)

Chez qui je suis ? Vraiment c'est presque une mer-
Je te suis étranger. J'ai l'air d'un mendiant [veille.
Venu pour demander l'aumône en suppliant.
Chez qui je suis ? mon Dieu, la chose a du mystère.
Je n'aime pas à dire un nom qu'il vaut mieux taire
Pour ne pas chagriner madame avec des mots.
C'était, quand je partis, chez Dollard des Ormeaux.
Or, depuis mon départ, j'ai fait un long voyage
Et je reviens le jour de votre mariage.
Quand on se meurt de faim, l'on entre au premier
Je vois bien que tantôt je suis entré chez toi. [toit.

LUCILE (*émue, sert promptement la table sur laquelle elle dépose du pain qu'elle tranche avec un long couteau bien aiguisé, et une bouteille de vin.*)

LUCILE.

Il souffre de la faim.... Donc vite il faut qu'il mange

DOLLARD (ironiquement).

O femme charitable, accepte ma louange.
Comme ange de l'Hymen tu me mets le couvert.

JEAN LE GARDEUR.

Malgré l'estomac vide on a l'esprit ouvert.

LUCILE.

Il ne faut pas frapper celui qui souffre ou pleure.
Avec de simples mots on peut tuer sur l'heure.

JEAN LE GARDEUR (*à Dollard*).

Vous avez l'esprit fin. Je le trouve charmant
Cet " ange de l'hymen." Quel joli compliment!
Des mots si bien trouvés des cœurs font la conquête.

DOLLARD.

Pourtant je n'en ai pas où reposer ma tête.

JEAN LE GARDEUR.

Nul pauvre ne dira que je l'ai rejeté.
Je connais trop la loi de l'hospitalité.
Il se peut que mon âme y soit moins inclinée
Tant plaît la solitude au soir de l'hyménée.
Chez mon voisin Grisou la fatigue s'endort
Reposant doucement dans un silence d'or.
Pendant que le bonheur nous enivre à son urne
Grisou fera pour nous la charité nocturne.
Je suis fou. Je divague. Oh! je suis si content
Que je crains qu'un malheur ne me frappe à l'instant.
Le bonheur est instable, un rien souvent nous l'ôte....
Mais je cours chez Grisou dont vous devenez l'hôte.

(Ouvrant la porte du fond qui laisse entrer le clair de lune.)

L'astre serein des nuits s'est levé dans le ciel
Et verse sa beauté sur le monde réel.
Que de charme il répand au sein de l'atmosphère
En posant sur nos yeux des baisers de lumière !

(à Dollard.)

Mange, et que ce bon vin te donne la gaîté
Qui déborde ce soir de mon cœur enchanté.

(à Lucile).

Lucile, à tout à l'heure.

(il sort par le fond.)

Scène IV.

LUCILE, DOLLARD.

Lucile court à Dollard les bras tendus. . Il la repousse.

DOLLARD.

Ose, et je me retire.

LUCILE.

Je te perds donc deux fois. O douleur ! ô martyre !
Tu viens un jour trop tard. O Dollard, est-ce toi ?

DOLLARD.

C'est moi qu'un étranger vient chasser de mon toit
Me parlant d'hyménée avec ma fiancée
Et torturant mon cœur de sa joie insensée.
Un jour trop tard, dis-tu ? Le serment est réduit
A se voir mesurer au compas aujourd'hui. [aime ?
Depuis quand donc un jour compte-t-il quand on

LUCILE.

Je t'ai pleuré deux ans.

DOLLARD.

Quel triste et long poème !

LUCILE.

Et je te pleure encor.

DOLLARD.

N'est-il pas un peu tard ?

LUCILE.

Tes mots me font souffrir.

DOLLARD.

Tu souffres avec art.

LUCILE.

Je t'expliquerai tout. Je chasserai tes doutes
Et je te compterai mes larmes, toutes, toutes.
Mais tu te meurs de faim. Mange donc et sois mieux.
Tu crois mon amour mort quand il brûle mes yeux.

DOLLARD.

Oui, trahis ton époux au sortir de l'église.
Après m'avoir trahi l'habitude en est prise.
Au partage du sort le malheur fut mon lot.
Pour me nourrir ce soir j'avale mes sanglots.

LUCILE.

Serais-tu donc cruel ?

DOLLARD.

Ou serais-tu perfide ?
Il est vrai qu'en entrant j'avais l'estomac vide.
Depuis, mon cœur gonflé fit le vide petit
Et j'ai plus de chagrin que je n'ai d'appétit.
L'appétit reviendra sur le remou des heures
Quand je ne reverrai plus ce toit fatal...

(LUCILE, *qui s'est longtemps contenue, éclate en sanglots, et Dollard, se ressaisissant, lui dit d'une voix émue*):

DOLLARD.

Tu pleures?...

LUCILE.

Sourd aux soupirs du cœur, aux voix de la raison,
Tu me foules aux pieds, tu parles trahison.
Victime du devoir et de ton invective
Ta captivité cesse et je deviens captive.

DOLLARD.

Victime du devoir ? ? ?

LUCILE.

Du devoir. Je jurais
Qu'un jour mon fiancé reviendrait des forêts.
On crut mon cœur aveugle et ta mort trop certaine
Parmi tant d'ennemis dans la forêt lointaine.
On demandait ma main, je plaidais nos amours.
Ainsi, pendant deux ans, s'écoulèrent mes jours.
Je te tairai mes pleurs, la chose n'est pas neuve.
A la fin, mon tuteur, monsieur de Maisonneuve,
Me dit sur le devoir des mots à retenir:

" Semence de berceaux pour les temps à venir
Afin que le pays, aux heures solennelles,
Ait des bras de héros, non des pleurs de pruelles,
Afin qu'il ait le nombre et son verbe puissant
Pour défendre les droits d'un peuple grandissant."
Pour former ces héros j'admis qu'il faut des mères
Capables de porter les croix les plus amères
Et d'aider leurs époux à sauver le pays,
Même s'il faut un jour épauler les fusils.
La race de Dollard aurait été superbe,
Mais l'on me convainquit que tu dormais sous l'herbe,
Et je donnai ma main sans trahir mon serment.
Victime du devoir, j'attends ton jugement.

DOLLARD.

Malheureux que je suis! je ne t'ai pas comprise
Et je suis là brutal et je te martyrise.
Pour la première fois je fais pleurer tes yeux
Quand le patriotisme y fait luire les cieux.
N'aurais-je pas dû voir, à ta douleur vivante,
L'émoi qui tourmenta ton âme captivante
Dès que tu m'aperçus? N'aurais-je pas dû voir
Combien tu m'es fidèle en faisant ton devoir
Et qu'en perdant ta forme et ta beauté mortelle
Je conserve l'amour de ton âme immortelle.
Je reçois des leçons de devoir cette nuit.
Je les méditerai pour chasser mon ennui.
Avant de te quitter je fais cette prière:
Pardonne à ma surprise et crois à ma misère...
J'ai souffert ! ! !

LUCILE.

Pauvre ami ! ! !

DOLLARD.

Pris par les Iroquois,
Réduit en esclavage et flagellé parfois,
Je méprisai leurs coups et bus tous les calices
Chez ce peuple barbare, inventeur de supplices,
C'est un bonheur pour eux, un simple passe-temps,
De nous faire endurer les plus cruels tourments.
Combien de fois, j'ai craint, voyant, à leurs ceintures,
Au gré des vents flotter de fraîches chevelures,
Qu'ils ne t'eussent, ces loups, traînée au fond des bois.
Des martyrs du drapeau, des martyrs de la croix,
J'ai vu les crânes nus orner les palissades,
Ou servir de falots, la nuit, dans les bourgades...
Et j'ai frémi d'horreur, et j'attendais mon tour,
Et je ne croyais plus moi-même à mon retour.
Un jour le fils d'un chef me prit sous sa tutelle.
J'eus plus de liberté, plus d'espoir avec elle.
Ce fils discrètement protégea mon départ.
Défaillant chez Grisou, je t'arrive trop tard.

LUCILE.

Ah! le cruel démon qui nous déchire l'âme.

DOLLARD.

S'il m'avait reconnu ce serait un infâme.

LUCILE.

Amour de ma jeunesse à qui j'ai dit adieu
Tu te dresses soudain entre mon âme et Dieu ! ! !

DOLLARD.

Ton mari confiant entrera tout à l'heure,
Ne lui dis pas mon nom de crainte qu'il n'en pleure.
Je n'ai nul droit chez moi, je n'en puis plus avoir....
Immolons notre amour sur l'autel du devoir.

LUCILE.

O Dollard, c'est bien toi. Je t'admire et je t'aime,
Car je t'aime sans crainte et bien plus que moi-même.

Scène V.

LES MEMES. JEAN LE GARDEUR.

JEAN LE GARDEUR.

Grisou consent. Je vous conduis à sa maison.

(Il sort avec Dollard.)

Scène VI.

MONOLOGUE DE LUCILE.

Hymen trop lamentable! O ma pauvre raison,
Ta faible voile flotte au gré des vents contraires.
Le hasard est cruel et les lois, arbitraires...
Le nid d'amour est là, tout prêt, pour nous charmer.
Jean va me revenir et je ne puis l'aimer.
Il fermera ses bras sur ma tête souffrante.
Il mettra ses baisers sur ma bouche mourante.
Le devoir me tiendra captive entre ses bras
Pendant qu'en y songeant, Dollard, tu pleureras...
Est-ce bien le devoir?... Est-ce qu'une erreur lie?....
C'est une erreur, mon Dieu!... Pardonne à ma folie...
Je ne puis effeuiller cette fleur d'oranger.
Pour celle de l'amour je voudrais l'échanger.
Ne pouvant plus souffrir un si triste hyménée
Je veux absolument changer ma destinée.

(*Elle ôte son anneau nuptial, le met sur la table et s'enfuit par la porte de gauche.*)

(JEAN LE GARDEUR *entre par le fond, croyant sa femme présente.*)

Scène VII.

MONOLOGUE DE JEAN LE GARDEUR,

Les pauvres, cette nuit, sont des voleurs d'amour.
S'il en revient un autre il attendra le jour...

(*Se dirigeant vers la chambre nuptiale.*)

Frappons discrètement à la porte bénie...

(*Il frappe à la porte, disant à mi-voix caressante:*)

Lucile, ta prière est-elle enfin finie?...
Tu ne me réponds pas! Feins-tu donc le sommeil
Pour qu'un baiser d'amour en soit le doux réveil?...

(*Il entre dans la chambre et en ressort tout effaré, s'écriant:*)

Personne.... Quel mystère.... Appelons-la: Lucile....

(*Il court à la fenêtre ouverte et répète:*)

Lucile.... Rien....Tout dort....L'écho redit: Lu...ci...le
Ah!... Je la vois qui fuit dans le rayonnement
De ce doux clair de lune.... et dans un tel moment!....

(*Venant s'asseoir auprès de la table.*)

A peine je levais la coupe d'ambroisie
Pour goûter la liqueur que mon âme a choisie

Qu'elle m'échappe et que tout mon bonheur s'enfuit.
Les grands mots de devoir s'envolent dans la nuit.
Elle vint à l'autel jurer d'être fidèle
Et, dès le premier soir, s'enfuit à tire-d'ailes...
Voilà donc ce que c'est d'unir son avenir
A celui d'une femme où règne un souvenir.
L'image du premier est encore vivace.
Si j'ai reçu la main je n'ai pas pris la place...
Je rêvais le bonheur et me voilà honni...
Dans ma propre maison j'ai tout l'air d'un banni...
Le nœud que j'ai formé sous l'œil de notre église,
Ce nœud fort et sacré nul pouvoir ne le brise.
Banni du mariage et banni de l'amour
Le jour que je croyais être mon plus beau jour...

(*se levant et retournant à la fenêtre*).

Mon Dieu, vous m'avez fait un destin bien étrange....
Pour le comprendre il me faudrait l'esprit d'un ange.
Quel mal t'ai-je donc fait, Lucile, pour me fuir ?
Ne reviendras-tu pas avec le repentir ! ! !

(*Se jetant sur le sofa avec abattement*).

Bonheur trop tôt fini !...Douce nuit !...Nuit sacrée !...
Je bannis à jamais ton image exécrée !.....

(*Marc-Aurèle Grisou paraît à la fenêtre, et dit à part.*)

———

Scène VIII.

JEAN LE GARDEUR. MARC-AURELE GRISOU.

GRISOU (*à part*).

J'apporte à mon rival un remède à l'ennui
Dont je vais le guérir pour toujours cette nuit.
Le retour de Dollard favorise la chose.
Oui, pour avoir Lucile il n'est rien que je n'ose.
Le devoir promptement, avec l'astre du jour,
La fera revenir, épouse sans amour.
Je trancherai les jours de Jean d'un coup de lame,
Et, tenant en ma main tous les fils de la trame,
J'enveloppe Lucile en cet évènement.
Et la sauve ou la perds selon son sentiment.

(*Il entre par le fond, prend subrepticement le couteau de table qu'il dissimule derrière son dos. Jean, sortant comme d'un rêve, se relève à ce moment.*)

GRISOU.

Eh bien! mon pauvre ami, la nuit tant désirée
Offre à boire du fiel à ton âme altérée.
Je sais ce qui se passe, et c'est très affligeant.
Oh! je te plains de tout mon cœur, mon pauvre
[Jean! ! !

JEAN LE GARDEUR.

Il me semble, ce soir, que je vis dans un drame...
Je ne puis m'expliquer ce qui fit fuir ma femme...

GRISOU.

Dollard est de retour. Ta femme est avec lui.
Je les ai vus tous deux sous la lune qui luit.

JEAN LE GARDEUR.

Dollard est revenu!...

GRISOU.

Tu l'as vu.

JEAN LE GARDEUR.

Quoi! cet homme!...

GRISOU.

Entré ce soir chez toi, c'est Dollard qu'il se nomme.
Captif des Iroquois, fiancé malheureux,
Il revient pour apprendre un hymen douloureux.
Pendant qu'il me faisait ses tristes confidences
Je lisais dans ses yeux ses profondes souffrances.
Il voit soudain sortir ta Lucile qui fuit
Et tous deux maintenant s'enfoncent dans la nuit.

JEAN LE GARDEUR.

Ma surprise est égale au coup que tu me portes.
L'Eden que je rêvais sur moi ferme ses portes.
Et l'ange de l'hymen par l'ange de l'amour,
Dans ce duel nocturne est vaincu sans retour.

GRISOU.

Il faut s'attendre aux coups de la fortune.
Le revers qui t'atteint moi-même m'importune.
J'aimais Lucile aussi, nous la perdons tous deux.
Je te consolerai, comme toi malheureux.
Dollard n'avait-il pas sur nous la préférence ?
Tu ne fus accepté que grâce à l'ignorance
Où le tuteur était que Dollard fut vivant.
Dans cette colonie on se trompe souvent [vie
Et l'on croit les gens morts lorsqu'ils sont pleins de
Et qu'à la fin les morts aux vivants font envie.
Aussi je quitterai les bords du Saint-Laurent.
La France seule est douce à mes regards de Franc.
Vends donc tes biens, reviens au pays des ancêtres
Où l'on boit le bon cidre à l'ombre des grands hêtres.

JEAN LE GARDEUR.

Je sais que maintenant mon rôle est transformé.
La mort m'est préférable à n'être pas aimé.
Je ne puis dénouer le nœud du mariage.
Je hais le suicide, il n'est qu'un faux courage.

Je n'ai qu'un choix, Grisou, je resterai soldat
Et me ferai tuer en défendant l'Etat.
A mon pays ma mort sera du moins utile
Et je ne serai pas le jouet d'une idylle.
Je ne suis plus chez moi dès que revient l'absent.
L'homme propose et Dieu dispose, je le sens.
Je remets à Dollard les biens qu'il me réclame
Car il voudra ses biens s'il m'enlève ma femme.
Je ne veux plus rester un seul instant ici
Car il pourrait fort bien m'assassiner aussi.
Or, si je veux mourir, je veux mourir en brave,
Sous l'aile du drapeau et non pas dans ma cave.

GRISOU.

Ecris donc à Lucile et fais-lui tes adieux.

JEAN LE GARDEUR.

C'est vrai.

(*Il prend une feuille de papier sur une corniche et écrit, se dictant à haute voix sa lettre:*)

Chère Lucile,
Il vaut sans doute mieux
Que je parte. Grisou m'apporte la nouvelle.
Dollard est de retour et l'amour vous appelle.
La nuit, l'honneur, la foi, plus rien ne vous retient.
Vous suivez votre amant dans l'ombre, sans gardien.
Vous n'êtes pas loyale, et, pour votre âme fausse,

L'enfer doit réserver quelque éternelle fosse.
Maintenant je vous hais d'un cœur qui vous aima.
Je la connais trop tard, l'infidèle qui va,
Sous bois, au clair de lune, offenser la nuit blanche
Et réveiller l'oiseau sommeillant sur la branche.
Oui, ta fuite brutale en ce moment sacré
Me donne bien le droit, femme, de t'exécrer.

(*Grisou, qui s'est approché de lui et le regarde écrire, lui plonge, à ce moment, le couteau dans le cœur, par-dessus l'épaule gauche, avec sa main gauche, et le maintient fermement courbé sur la table en lui serrant la nuque de sa main droite, pendant que Jean cherche en vain à se dégager.*)

GRISOU.

Ami, je te console en dénouant la trame.

JEAN (*d'une voix étouffée et expirante*).

Ah!... Ah!... Lâche!... Au secours!...

GRISOU (*laissant la lame dans la poitrine de Jean, mais le retenant encore par la nuque.*)

Laissons parler la lame.

JEAN LE GARDEUR (*expirant*).

Pitié... Pitié... Mon Dieu... Mon... Dieu!

Scène IX.

Etienne Annahotaha, chef Huron, ami des Français, paraît à la fenêtre ouverte, fait un mouvement de surprise et met son index droit sur sa bouche, retenant sa respiration. Jean expire et Grisou lâche prise. Grisou prenant le papier écrit par Jean dit:

GRISOU.

Partons. Laissons
Sur les intéressés planer tous les soupçons.

(Il sort par la porte de gauche. Etienne Annahotaha s'efface dans l'ombre, à droite, pour ne pas être vu, et, dès que Grisou a franchi le seuil, Annahotaha reparaît à la fenêtre et dit:)

ETIENNE ANNAHOTAHA.

Les yeux de l'assassin brûlent comme une forge.

(Grisou, qui l'aperçoit du dehors, lui saute à la gorge.)

GRISOU.

Témoin malencontreux, vil Indien, je t'égorge
Si tu ne me promets le silence à l'instant.

(*Annahotaha saisit le poignet de Grisou avec ses deux mains et le sert si fort que de douleur Grisou ouvre les doigts sous l'étreinte.*)

ETIENNE ANNAHOTAHA.

On croirait que tes doigts sont l'étau de Satan.
Tu m'as presque étouffé, mais enfin, je respire.

Grisou (*braquant le pistolet qu'il porte à sa ceinture, sur la tempe de l'Indien.*)

GRISOU.

Tu te moques, morbleu! Sur ta tempe je tire
Si tu ne me promets de garder le secret.

ETIENNE ANNAHOTAHA (*levant la droite vers le ciel*).

Je jure sur la croix du Dieu de Nazareth.

GRISOU.

Jure, par tes aïeux qui dorment dans la terre,
De partir sans tarder et de toujours te taire.

ETIENNE ANNAHOTAHA.

Je le jure.

GRISOU.

C'est bien.

(*lui tendant un louis d'or*)

Maintenant prends cet or
Et sache qu'en partant d'ici tu fuis la mort.

(*Ils disparaissent.*)

RIDEAU.

QUATRIEME TABLEAU.

Le serment de Dollard et de ses compagnons au pied de la croix plantée par Maisonneuve au Mont Royal. Dans le lointain, vue de l'île Ste-Hélène, du fleuve, et de l'ancienne Place Royale, près du fleuve, où l'on distingue le Fort, entouré de ses murs flanqués d'un bastion à chaque angle.

Le moulin avec ses grandes ailes, l'hôpital de Jeanne Mance, l'école de Marguerite Bourgeoys, et les maisons des colons.

Voici une description tirée d'une étude de M. Ernest Gagnon, paraissant dans la *Revue Canadienne*, qui nous fait comprendre quel devait être le panorama vu de la montagne, en 1660:

"Le Fort ou le Château comme on disait alors, indistinctement, avait la forme d'un quadrilatère régulier. Dans son esquisse historique de la ville de Montréal, M. A. Leblond de Brumath dit qu'il était "flanqué de quatre bastions en maçonnerie, les courtines, de deux toises de haut, étaient en bois, et le tout mesurait trois cent vingt pieds de long. Trois portes y donnaient accès. L'entrée principale ouvrait sur le St-Laurent ; les deux autres donnaient, celle du nord, sur la petite rivière (St-Pierre), celle du Sud, sur le moulin qui fut construit en 1649. Le moulin du Fort, ainsi qu'on

le désignait, était garni de meurtrières comme le célèbre moulin appelé Le Cavalier (terme de fortification), à Québec....

Dans l'enceinte s'élevaient un bâtiment à deux ailes, la chapelle, des magasins servant d'entrepôt, l'hôpital.

Enfin, près du Fort on établit le premier cimetière. "Subséquemment, on construisit, en dehors de l'enceinte fortifiée, des maisons qui augmentèrent en nombre chaque année. Il y en avait quarante en 1659." *Rev. Can.*, Nouv. Sér., Vol. 3, No 6, juin 1909, p. 494. A peu de distance se trouvaient plus de six cents arpents de terre en prairies....

idem, p. 482.

...La Place Royale, "la Pointe à Callières de nos jours."

Sur un point de la montagne, au centre de la scène, une grande croix de bois, au milieu des arbres. C'est la croix que Maisonneuve planta après l'avoir transportée sur ses épaules en exécution d'une promesse solennelle ou d'un vœu, au mois de décembre 1642, quand le gonflement des eaux menaça de détruire l'établissement tout récent de Ville-Marie.

On lit, à ce sujet, dans les "Heroes of Canada," par Miss Machar and T. G. Marquis: "With the frost of December came the first great troubles to the settlement of Ville Marie. The swollen river, dammed up by the accumulating ice, rose rapidly and threatened to sweep away their whole summer's work. Powerless to stop the advancing flood, the colonists had recourse to prayer. Maisonneuve raised a wooden cross in front of the flood and vowed to plant an other cross on the mountain summit as a thank-offering for deliverance. The advancing river stayed its course just as the waves were threatening to sap the powder magasine, and as it soon began to recede, the colonists felt that they were safe. Maisonneuve at once prepared to fulfill his vow. A path was cleared through the forest to the top of the mountain, and a large wooden cross was made and blessed for the purpose. On the 16th of January (1643), a solemn procession ascended the newly made pathway, headed by the Jesuit du Perron, followed by Maisonneuve, bearing on his shoulders the heavy cross which had taxed even his strength to carry up the steep and rugged ascent. When the cross had been set up the leaders received the Sacrament on the summit of Mont Royal."

Depuis lors ce fut un lieu de pèlerinage....

Au lever du rideau, on voit Dollard et ses compagnons, sur le sommet de la montagne, près de la croix. Dollard propose le projet d'aller rencontrer les Iroquois au Long Sault.

HARANGUE DE DOLLARD A SES COMPAGNONS.

(Dollard porte l'habit de capitaine, ses compagnons, celui des soldats de l'époque.)

Des hauteurs de ce mont ceinturé par le fleuve ;
En face de la croix que planta Maisonneuve
Et que sur son épaule il porta comme un Dieu
Par le sentier suivi du pèlerin pieux ;
Soldats de nos destins, du foyer et du temple,
Des hauteurs de ce mont l'avenir vous contemple (1).
La France vous regarde et la voix des croisés
Vous dit : Imitez-nous dans les déserts boisés.
Dans ce vaste pays que le fleuve dessine
Dieu veut que nous fondions une autre Palestine
Où grandira son peuple à l'ombre des clochers.
Mais l'Iroquois haineux attise ses bûchers
Et promène chez nous la torche incendiaire
Voyant avec fureur s'agrandir la clairière.
Le Progrès et la Foi que nous représentons
Soulèvent contre nous l'ire des cinq cantons.

---

(1) Par Napoléon Ier : "Soldats, songez que du haut de ce pyramides quarante siècles vous contemplent." *Note de l'auteur.*

Ils jurent d'effacer nos œuvres de ces plages
Et lancent leurs guerriers à l'assaut des villages.
Ils ont déjà détruit les villages Hurons,
Anéanti ce peuple ami que nous pleurons.
Ils ont dit: Précédons le temps de la semence,
Avant que les secours ne leur viennent de France
Déchirons leurs drapeaux, brûlons leurs missions,
Démolissons leurs forts, leurs murs, leurs bastions,
Détruisons à jamais la blanche colonie
Qui de la race rouge offense le génie....
Les laisserons-nous faire, soldats ! ! !...

LES SOLDATS.

Non!... Non!... Non!...

DOLLARD.

Allons le leur crier par la voix du canon. (1)
Ils veulent de la France éteindre les lumières.
Barrons-leur crânement le chemin des rivières.
Je sais près du Long-Sault un fort où nous irons,
Si vous voulez, leur crier HALTE ! ! !

LES SOLDATS.

Nous irons.

---

(1) Allez dire à votre maître que je vais lui répondre par la bouche de mes canons. Frontenac. — *Note de l'auteur.*

DOLLARD.

Vos voix sont des clairons qui chantent l'espérance,
Jurons donc de mourir pour le Christ et la France.

(Dollard dit ceci la droite étendue vers la croix.)
Les soldats (étendant aussi la droite vers la croix.)

NOUS LE JURONS.

RIDEAU.

CINQUIEME TABLEAU.

Sur la plage, près du Fort de Ville-Marie.

Au fond, le fleuve.

Vue d'une île couverte d'arbres.

Au premier plan, à gauche, un chêne, avec un banc adossé au tronc.

A gauche, mur du Fort avec ouverture laissant voir l'intérieur de l'enceinte et la façade principale du Fort.

Aux deux angles du mur, bastions.

A droite, le moulin avec ses ailes.

Dollard est assis sur le banc.

Il a son costume de capitaine.

Lucile sort de la cour du Fort et vient rejoindre Dollard.

Scène I.

LUCILE et DOLLARD.

LUCILE.

Nous sommes libres.

DOLLARD.

Non.

LUCILE.

Oui, puisque Jean n'est plus.

DOLLARD.

Je ne vois en sa mort qu'un obstacle de plus.

LUCILE.

Comment ? ? ?

DOLLARD.

Tu l'as tué par ta fuite imprudente.

LUCILE.

Je te fus, en fuyant, fidèle...

DOLLARD.

Aimante, ardente,
Je sais. Mais il faut être au-dessus du soupçon.
Ma mort pour le pays sera notre rançon.
J'ai juré sur le mont de mourir pour sa cause.
Je garde mon serment pour notre apothéose.

LUCILE.

Tu pars?...

DOLLARD.

Oui.

LUCILE.

Pourquoi fuir le bonheur du retour?
Je te perds, te retrouve et te perds tour à tour.

DOLLARD.

Le devoir et l'honneur m'enlèvent l'espérance.
Je pars parce que j'aime et choisis la souffrance.
Nous devons nos malheurs au cruel Iroquois.
De flèches, sans repos, il emplit son carquois.
Le colon hollandais lui procure des armes.
Notre sol est couvert d'embûches et de larmes.
Le sort m'a désigné pour parer ces malheurs
Et le salut public doit primer nos douleurs.
J'ai seize compagnons qui jurent de me suivre,
De sauver cette France ou de ne pas survivre.
Monsieur de Maisonneuve approuve le projet.
C'est mon legs à l'histoire. Est-il plus beau sujet?
Pionniers, sur ce sol, d'une immortelle cause,
Donner à l'avenir l'exemple en toute chose
Doit être le principe où germent nos desseins,
Le piédestal d'honneur des héros et des saints.
Tu m'aimas dans l'amour, aime-moi dans la gloire.
Il faut croire au drapeau, à la croix il faut croire.
Mourir pour leur triomphe est un superbe sort.
Mon âme en cet azur veut prendre son essor.

LUCILE.

Mourir pour leur triomphe est un sort enviable,
Mais il faut, avant tout, qu'un projet soit viable.
Le nombre est contre vous. Les Iroquois, puissants,
Sur vos seize soldats en lanceront huit cents.

DOLLARD.

Le roi Léonidas jonchant les Thermopyles
Des soldats de Xerxès amoncelés par piles
Meurt avec ses héros pour obéir aux lois ;
Et nous qui combattons les combats de la foi,
Pour vous, la ville et le pays, bravant le nombre,
Ne serons-nous pas fiers, en expirant dans l'ombre,
De léguer cette gloire au drapeau fleur de lis
Que l'étendard païen vit flotter dans ses plis ?

LUCILE.

Ce projet est trompeur et je veux t'y soustraire.
Tu peux être un héros sans être téméraire.
Oh ! ne pars pas. Attends les Iroquois ici,
Et, quand ils nous viendront, combats-les sans merci.
Pendant qu'on les poursuit dans la forêt profonde
Ces sauvages rusés s'en vont marchant dans l'onde.
Mais s'ils foulent le sol, ils emboîtent leurs pas,
Et, pour que l'ennemi ne les soupçonne pas,
Les derniers de la file y jettent des feuillages.
Ils poursuivent ainsi leur terrible voyage, | bois,
Franchissent comme au vol les grands déserts des
Et surprennent soudain leur victime aux abois.
Pourchasseurs de la gloire errant à l'aventure,
Tombés dans leurs filets vous serez leur pâture,
Car ils mangent parfois de la chair de martyr.
Non, cher ami, crois-moi, tu ne dois pas partir.

DOLLARD.

Il est temps d'effrayer par quelque coup d'audace
Cet ennemi hardi, bourreau de notre race,
Qui nous guette au travail, qui nous guette au som-
Et nous donne souvent un lugubre réveil. [meil.

LUCILE.

Pendant que dans les bois votre humble caravane
Marchera vers la mort à travers la savane,
Peut-être l'ennemi viendra scalper nos fronts.
Ainsi furent détruits quinze mille Hurons.
Alors que leurs guerriers rêvaient de grandes luttes
L'ennemi promptement venait brûler leurs huttes,
Assommaient les enfants, égorgeaient les vieillards,
Outrageaient... C'en est trop. Quand rôdent les
Alentour du bercail de notre colonie, [renards
Le berger qui s'en va mérite qu'on le nie.

DOLLARD.

Monsieur de Maisonneuve est maître des bergers.
Il approuve nos plans qu'importent les dangers!
Certes, nous marcherons vers une mort certaine,
Mais l'Iroquois, surpris de l'audace hautaine
De mes soldats bravant et le nombre et la mort,
N'osera plus venir vous attaquer encor
Quand il nous aura vus lutter sans peur ni trêves,
Combattre sans quartier et mourir sur ses grèves.
Pour vous défendre, ici, vous aurez le renfort
De nos colons-soldats, et vous aurez le Fort.

LUCILE.

Si vos provisions manquent, c'est la ruine.

DOLLARD.

Les héros d'autrefois vécurent de racines.
Nous aurons le chevreuil, la perdrix, l'orignal.
Nous ferons bonne chair, attendant le signal.

LUCILE.

Si vos munitions manquent dans l'équipée ? ? ?

DOLLARD.

Nous aurons le couteau et la hache et l'épée.
Puisque nous sommes fils des croisés, nos aïeux,
Quand nous n'aurons plus rien nous fermerons les [yeux.
Pour nous, Français venus pour fonder deux royau- [mes :
Ceux de France et de Dieu, l'ange ouvrira les dômes
Des célestes parvis, et nous y monterons.
Dans les conseils divins pour vous nous plaiderons.

LUCILE.

Tu ne sais pas aimer. Je te montre l'obstacle,
Et toi, tu tentes Dieu dans l'espoir d'un miracle.
Qui s'expose au danger mérite d'y périr.
Non, tu n'as pas le droit de t'en aller mourir.
Au moment où l'amour t'ouvre mon cœur de femme,
Non, tu n'as pas le droit de me fermer ton âme.
Tes bras sont ma patrie et ton pays c'est moi.
Nous nous appartenons par les droits de la Foi.
Que ceux qui n'aiment pas fassent fi de la vie,
S'attachent aux projets que l'héroïsme envie.
Qu'ils rêvent de périr dans l'immortalité.
Mais pour toi, souviens-toi de ta captivité.
Ce triste hymen d'un jour fut une courte épreuve.
Dieu n'a-t-il pas voulu nous en fournir la preuve ?
Il conserva ta vie, il te ramène à nous
Pour te faire goûter à des destins plus doux.
A ceux qui n'aiment pas cette mort héroïque
Dans des combats conçus à la façon antique.
Peut-être il veut ainsi le salut du pays
Alors que par l'hymen il nous veut réunis.

DOLLARD.

Oh ! n'ouvrons plus les bras vers le rêve éphémère,
Ne courons plus après la fuyante chimère....
Déplorons le destin de l'époux terrassé.
Aimons-nous, mais restons d'immortels fiancés.
Ce n'est plus vers l'amour, la joie et l'artifice
Qu'il faut tendre les bras, mais vers le sacrifice.

Aspire au bien public... Qu'au pays soit ton cœur.
Souviens-toi des leçons de notre gouverneur.
Au-dessus des plaisirs que rêve l'égoïsme
Faisons briller le dévouement et l'héroïsme.
La joie est fugitive et l'honneur immortel.
J'irai dans les combats comme Charles Martel.
Dieu qui n'a pas voulu mon bonheur en ce monde
Voudra que sur ma mort le Canada se fonde.
Si tu ne marches pas comme Jeanne au combat,
Donne ton fiancé... je serai ton soldat...
Unis par le malheur imitons les apôtres
En nous sacrifiant pour le bonheur des autres.

LUCILE.

Vous êtes grand, Dollard, et je n'ai que des pleurs.

DOLLARD.

Les pleurs sont à nos jours ce qu'est l'aurore aux fleurs.
Dieu donne la rosée à la fleur des vallées
Comme il donne les pleurs aux âmes désolées
Pour que la fleur et l'âme en aient plus de fraîcheur.
Les larmes de la vie en perles de blancheur
Montent, et satisfont sa justice apaisée
Comme monte au soleil la goutte de rosée.

LUCILE.

Que ne m'est-il permis, portant le glaive et l'arc,
De voler au combat comme une Jeanne d'Arc!
Que ne puis-je vous suivre au moins comme infir-
[mière!

DOLLARD.

Votre place est ici. Consolez la chaumière
Tout en priant pour nous au pied de nos autels.

LUCILE.

Je ne combattrai plus vos projets immortels
Mais, lorsque vous serez au fort de la mêlée,
Mon âme ira vers vous, mon âme inconsolée,
Dans son ardent désir d'être un tel bouclier
Que l'ange de la mort puisse vous oublier.
Puisses-tu revenir bientôt couvert de gloire,
Car je crois à l'amour, j'espère en sa victoire
Et que Dieu nous rendra notre bonheur... demain!...

DOLLARD (*avec émotion, se levant pour partir, prend la main de Lucile et la porte à ses lèvres.*)

Mais il faut nous quitter. Donnons-nous donc la
[main.

(*retenant la main de Lucile dans les deux siennes*)

Moi, je cours réunir mes chers compagnons d'armes.
Veuille Dieu transformer en victoires nos larmes!
Adieu.
Je n'ai pas dit les mots d'amour, c'est vrai.
En moi j'ai retenu l'élan qui me livrait. [langage
J'ai craint qu'en mettant trop mon cœur dans mon
Je ne visse soudain, s'envoler mon courage.
Au moment de partir j'ai besoin de crier
Que je t'aime à l'instar d'un ancien chevalier.
Je t'aime tant et tant que mon âme s'enivre
En te disant "*je t'aime*" et que mon cœur se livre.
Je t'aime. A l'horizon j'aperçois le vautour
Qui plane et veut saisir notre race à son tour.
La voix de mon pays m'appelle sur les cimes
Pour l'atteindre en son aire au penchant des abîmes.
J'y cours.
Escaladant cascade, mont et roc,
Comme les preux frappant et de taille et d'estoc,
C'est pour toi que j'y cours, femme, qui symbolise
Le corps de la patrie, et l'âme de l'Eglise.

Adieu.

(*Dollard entre au Fort et croise Grisou qui en sort, venant vers Lucile.*)

Scène II.

LUCILE ET GRISOU.

LUCILE (*à part*).

Oh! Que je l'aime et que je souffre!

(*Apercevant Grisou*).

Vous!

(*à part*).

Je redoute cet homme ainsi qu'on craint les loups.

(*à Grisou*).

Que voulez-vous, monsieur?

GRISOU.

A vous servir tenace
Je viens vous avertir qu'un danger vous menace.

LUCILE.

Lequel?

GRISOU.

On a trouvé votre anneau près de Jean!...
Sa mort, l'anneau, la fuite....

LUCILE.

O propos outrageants!
On me soupçonnerait du crime d'homicide!

GRISOU.

On vous accuse.

LUCILE.

Ciel!

GRISOU.

Avant qu'on ne décide
Contre vous.....

LUCILE.

Sans témoins? ? ?

GRISOU.

Le couteau, l'anneau d'or,
La fuite, l'intérêt, dictant l'arrêt du sort,
Sont des témoins muets dont chacun vous désigne.

LUCILE.

On me condamnerait ainsi, mais c'est indigne!

GRISOU.

Lucile, je vous aime et veux vous le prouver.
M'aimerez-vous un peu si je puis vous sauver?

LUCILE.

Vous aurez mon estime et ma reconnaissance.

GRISOU.

Je voudrais par l'hymen être en votre puissance,
Vous aimer, vous servir comme un esclave fait,
Ne vivre que pour vous, que par vous satisfait.

LUCILE.

Le devoir accompli devrait vous satisfaire.
Me sauver est justice et non pas une affaire.
Epouse d'un instant, sombre veuve d'un jour,
Je trahirais Dollard en vous parlant d'amour.

GRISOU.

Il s'en va.

LUCILE.

Mais je l'aime!

GRISOU.

O trop aveugle flamme
En face de la honte et d'une mort infâme!
Vous, vous pouvez survivre. Il ne reviendra pas.

LUCILE.

L'amour survit.

GRISOU.

Et qu'est-ce?

LUCILE.

Un être dont les pas
Vers l'idéal s'en vont et que rien ne console
Si ce n'est l'idéal....

GRISOU.

Mais l'idéal s'envole!
Aimez donc avant tout vos jours et votre honneur,
Et, pour les conserver, donnez-moi le bonheur.
Promettez-moi qu'un jour vous deviendrez ma femme,
Quand l'âme de Dollard, après ce sombre drame,
Aura, depuis un an, franchi le parvis bleu
Où l'amour d'ici-bas s'anéantit en Dieu.

LUCILE.

C'est trop longtemps souffrir un discours détestable.

GRISOU.

Prenez garde.

LUCILE.

Dollard trouvera le coupable.

GRISOU.

Il le connaît.

LUCILE.

Alors il me protégera.

GRISOU.

Non, il n'en fera rien.

LUCILE.

Comment!

GRISOU.

Il se taira.

LUCILE (*se moquant*).

Ah! vous le jugez mal. Je n'ai plus rien à craindre.

GRISOU.

Au contraire, tremblez, car vous êtes à plaindre.

Universitas BIBLIOTHECA

LUCILE.

Comment ? Pourquoi ? C'est fou beaucoup plus
[qu'affligeant.

GRISOU (*scandant ses mots*).

Je vous dis que Dollard est l'assassin de Jean.

LUCILE (*bondissant*).

Vous mentez ! ! !

GRISOU.

Je l'ai vu. J'ai la clef du mystère.
Epousez-moi, sinon, je jure de me taire.

LUCILE.

Vous mentez, vous dis-je. Ah ! Ce perfide dessein
Me dit trop clairement que c'est vous l'assassin.

GRISOU.

Mais l'anneau d'or, la fuite...

(montrant d'un geste rapide Maisonneuve qui sort du Fort et s'avance de leur côté.)

On vient. On vous accuse.
La honte, l'échafaud... Consentez.

LUCILE.

Je refuse.
Vous ne souillerez pas le nom pur d'un héros
Car je mourrai pour lui. Dressez vos échafauds.

GRISOU.

Le sort en est jeté.

Scène III.

MAISONNEUVE et LUCILE.

MAISONNEUVE.

Grisou, laissez-nous seuls.

(Grisou salue et s'en va par le rivage.)

LUCILE *(à part.)*

Tous ces événements ont le froid des linceuls.

(à Maisonneuve.)

C'est donc vrai qu'on m'accuse.

MAISONNEUVE.

Hélas! Oui. Comment croire
Que tu commis ce meurtre!

LUCILE.

Ecartez cette histoire.
Je ne l'ai pas commis.

MAISONNEUVE.

Les faits sont contre toi.
Cet anneau nuptial qui fut mis à ton doigt
Fut trouvé sur la table où Jean tomba victime.
Nul n'est entré chez Jean pendant la nuit du crime
Sinon Dollard que chez Grisou Jean conduisit.
Jean te revint. Vous étiez seuls... Qui l'a saisi?
Qui l'a frappé prenant ce long couteau pour glaive?

LUCILE.

Ceci n'est pas nouveau. Que de fois par la grève
L'Iroquois assassin....

MAISONNEUVE (*l'interrompant.*)

Pilote aurait hurlé.
Et pourquoi tuer Jean et te laisser aller?

LUCILE (*d'un accent désespéré.*)

J'ai fui. J'ignore tout. Serait-ce un suicide ?

MAISONNEUVE.

Le coup vint d'en arrière et c'est un homicide.
Ton étrange conduite en une telle nuit...

LUCILE (*joignant ses mains et appuyant son front sur l'épaule de Maisonneuve*).

Si vous m'abandonnez qui sera mon appui ?
Pitié !

MAISONNEUVE (*ému.*)

J'espère encore en quelque preuve claire
Qui te réhabilite et perce ce mystère.
Pour le moment, Lucile, il faut vivre à l'écart
Et prier que le ciel dissipe ce brouillard.

(*Ils entrent au Fort, Maisonneuve servant d'appui à Lucile.*)

RIDEAU.

SIXIEME TABLEAU.

L'APPARTEMENT DE LUCILE DE QUEYLUS DANS LE FORT.

Une Jeanne d'Arc sur une corniche, au fond, à droite de l'oratoire, et, à gauche, une statue de la Vierge sur une autre corniche. Portrait de M. de Maisonneuve au mur de droite.

Fenêtre ouverte sur le fleuve, à l'angle gauche, au fond.

Attenant à la chambre, au fond, un oratoire avec portes mobiles à deux battants, et, dans l'oratoire, bien en évidence, un prie-Dieu adossé à une table sur laquelle est un coussin où repose un beau grand crucifix avec Christ en ivoire bien visible.

Scène I.

LUCILE. JEANNE MANCE. SŒUR BOURGEOYS.

(Elles causent tout en confectionnant des vêtements pour les pauvres.)

LUCILE est vêtue de blanc...

JEANNE MANCE.

Ils se sont assemblés ce matin dans l'église,
Ont pris le pain vivant de la terre promise.
Sur une table, mise au pied du maître-autel,
Ils signèrent leurs noms au registre immortel...
Fiers de donner leurs jours pour le salut des autres,
Le front illuminé comme des fronts d'apôtres,
Chacun d'eux déposa son dernier testament
Et de vaincre ou mourir tous firent le serment.
L'abbé Souard bénit leur projet et leurs armes,
Et, par des mots divins, mit du ciel dans nos larmes.

SŒUR BOURGEOYS.

Grisou dit, en sortant : " Ils sont fanatisés "
Mais je lui répondis : Ils sont divinisés.

JEANNE MANCE.

Oui, respect aux soldats d'une cause sacrée.
Dans l'histoire et les cœurs assurons leur entrée.

SŒUR BOURGEOYS.

Semeurs du sacrifice aux utiles moissons,
Donnant à l'avenir d'héroïques leçons,
Repoussant de l'amour la douceur attendrie
A l'heure où le tocsin sonne pour la patrie,
Ils refoulent leurs pleurs et donneront leur sang
Pour écarter de nous l'Iroquois menaçant
Qui veut de l'Amérique éloigner notre race
Et de la colonie effacer toute trace.

LUCILE.

Quand a lieu le départ ?

JEANNE MANCE.

Ils feront leurs adieux
Demain.

LUCILE (*se levant et allant à la fenêtre.*)

Je ne pourrai les suivre que des yeux
Quand leurs légers canots glisseront sur le fleuve.
Que ne m'est-il permis de les suivre à l'épreuve !
Que ne puis-je mourir dans un combat lointain
Moi qui si tristement vois tourner mon destin !
Oh ! je me sens parfois en proie à la démence.

JEANNE MANCE.

Nous voulons que Dollard implore la clémence
Du gouverneur...

LUCILE (*à part*).

Grisou l'accuserait...

(*à Sœur Bourgeoys et à Jeanne Mance.*)

Mes sœurs,
Laissez partir en paix nos nobles défenseurs.
Ce n'est pas le pardon qu'il faut à l'innocence.
Dieu peut faire éclater, s'il le veut, sa puissance,
En dévoilant soudain l'obscure vérité,
Châtiant l'assassin de son bras redouté.
S'il permet qu'on m'accuse il a son but suprême...
Mais je ne puis survivre à ce malheur extrême.
Je sens que je n'ai plus la force de souffrir...
Je sens que ce doit être un repos de mourir.

SŒUR BOURGEOYS.

Oh! qui nous donnera la clef de ce mystère!

LUCILE.

Personne. Je n'attends que du mal de la terre.
Oui, tout conspire à me conduire au désespoir.
Se peut-il que Dollard parte sans me revoir!
Vous lui parlez, mes sœurs, est-ce qu'il m'abandonne?

JEANNE MANCE.

Oh! non. Dès qu'il apprit comment on te soupçonne
Il se fit ton champion.

LUCILE.

Pourquoi ne vient-il pas
Quand il sait qu'en partant il court à son trépas
Et que sa mort réduit notre bonheur en cendre?
S'il m'aimait croyez-vous qu'il se ferait attendre?
Il viendrait. Ne m'aimerait-il plus!...

JEANNE MANCE.

De l'amour
Qui jadis inspira le chant du troubadour,
De l'amour glorieux des héros dont l'épée
Traçait dans les combats des cadres d'épopée,
De l'amour fort et doux des anciens chevaliers
Dollard est aujourd'hui l'un des fiers héritiers.
Il est, comme ils étaient, un galant homme d'armes.
C'est pourquoi son épée a des reflets de larmes
Chatoyant dans l'acier et brillant dans l'éclair
Qui s'en échappe alors qu'il la brandit dans l'air.
Si bien qu'on pourrait lire, inscrits sur cette lame,
Les mots sacrés " Pour Dieu, pour mon roi, pour
[ma dame! "

SŒUR BOURGEOYS.

La dame que toujours ardemment il aima...

LUCILE (*anxieuse.*)

C'est?...

JEANNE MANCE.

Toi.

SŒUR BOURGEOYS.

Tu remplaces celle qui le forma,
Celle qui de l'enfant si bien façonna l'âme
Qu'elle en fit un héros avec un cœur de flamme.

LUCILE.

Sa mère...

JEANNE MANCE.

Qui n'est plus...

LUCILE.

Mais que j'admire en lui.

SŒUR BOURGEOYS.

Cœur de l'humanité, c'est dans l'ombre et sans bruit
Que la femme conduit les héros vers la gloire.

JEANNE MANCE.

Comme on y songe peu quand on écrit l'histoire!

LUCILE.

A l'amour d'un héros je dois tous mes malheurs.
Il couronna mon front d'épines sous les fleurs.

SŒUR BOURGEOYS.

Ne te plains pas de l'amour d'un héros. L'épine
Auréole le front que la gloire illumine.

JEANNE MANCE.

La lutte, les revers, les chagrins, le soupçon,
De l'immortalité sont souvent la rançon.

LUCILE.

Ah! si l'on découvrait ~~quelle~~ l'âme malicieuse
Qui A pu si bien ourdir cette trame odieuse,
J'aurais du moins le droit d'assister au départ
Et d'un tel dévoûment j'aurais droit à ma part!

JEANNE MANCE.

Un jour viendra peut-être où la main de la France
Recueillera ces pleurs versés dans le silence.

SŒUR BOURGEOYS.

Comme il est beau l'esprit héroïque et chrétien
Qui de notre jeunesse a fait notre soutien !

LUCILE.

Modèles de vertus que le pays contemple,
Ils ne font après tout qu'imiter votre exemple.
Vous avez tout quitté pour fonder ce pays
Dont vous bravez sans peur les immenses taillis.
Dans l'âme canadienne, ô femmes virginales,
Vous semez le bon grain des vertus cardinales
Dont l'avenir verra, sous tous les horizons,
La moisson plantureuse entourer vos maisons.
Ce que j'admire en vous, mes sœurs, ce que j'envie,
C'est votre noble tâche et votre noble vie.

SŒUR BOURGEOYS.

Ce pays a besoin de notre dévoûment.

JEANNE MANCE.

Qu'il ne soit pas fondé par l'homme seulement.

LUCILE.

Oui, l'on pourra, plus tard, en lisant son histoire,
Voir le nom de la femme à la page de gloire.
Les vôtres brilleront toujours dans l'avenir.
Moi, je ne laisserai qu'un triste souvenir,
Indigne de Dollard...

Scène II.

(On entend les aboiements de Pilote suivis de deux détonations. Lucile, Jeanne Mance et Sœur Bourgeoys courent à la fenêtre.)

LUCILE.

O ciel!

LA SENTINELLE.

Qui vive?

LUCILE.

Qu'est-ce?

UNE VOIX DU DEHORS

Encore un guet-apens de la race traîtresse,
Dollard et deux soldats venaient ensemble au Fort.
Un groupe d'Iroquois tout à coup...

LUCILE (*avec angoisse*).

Est-il mort ! ? ?

LA VOIX (*continuant*).

Sortis du bois voisin, tombent sur eux et frappent
Le premier à mort, scalpent l'autre et nous échappent.

LUCILE.

Parlez, mais parlez donc. Est-ce que Dollard vit ?

LA VOIX

Je ne sais...

LUCILE.

Il est mort ?...

LA VOIX

On les a poursuivis.

SŒUR BOURGEOYS.

Allons prier pour ceux que la mort vient nous
[prendre.
Le meilleur n'a-t-il pas lui-même un compte à rendre ?

(*Elle et Jeanne Mance entrent dans l'oratoire dont elles ferment les portes.*)

LUCILE.

Ma présence est auprès de Dollard et j'y cours.

(*Comme elle va sortir Dollard entre et la reçoit dans ses bras.*)

SCÈNE III.

LUCILE.

Dollard !

DOLLARD.

Lucile !

LUCILE (*se dégageant*).

Sauf! J'allais à ton secours.
Je ne t'attendais plus. Je bénis ta présence
Qui me permet de te crier mon innocence.
Plus que tous les ennuis qui me sont dévolus
Je craignais qu'en partant tu ne m'estimas plus.
J'eus des torts envers Jean. Je ne suis pas comprise.
L'émoi de ton retour, égal à ma surprise,
Bouleversa mon cœur ainsi que ma raison.
Sans but et l'âme en pleurs, j'ai fui Jean, sa maison.
Je jetai mon anneau sur la table et le drame
En a fait par la suite un des fils de la trame.
J'ai fui pendant que Jean te guidait chez Grisou.
Quand il revint chez lui j'errais je ne sais où.
D'un si grand désarroi puis-je être responsable?
N'est-ce pas le hasard plutôt le seul coupable
Qui met ainsi l'amour en face du devoir
Ne me laissant le choix qu'avec le désespoir?
Tout d'abord celui-ci fit de moi sa victime
Mais j'ai subi ses coups sans m'avilir au crime.
J'ai fui, c'est là mon tort. Mon cœur est resté pur.
Il brille dans mes yeux comme un astre en l'azur,
Et, malgré le soupçon qui m'étreint sous ses voiles,
Mon âme, je le sens, a des lueurs d'étoiles.

DOLLARD.

Je te crois, ma Lucile. En toi j'ai toujours foi.

LUCILE.

Sache aussi que Grisou veut s'occuper de moi.

DOLLARD.

Grisou ? ? ?

LUCILE.

Si je consens à devenir sa femme,
Si je lui vends mon cœur, si je lui vends mon âme,
Il me sauve la vie en nommant l'assassin.
Autrement, il se tait.

DOLLARD.

Ah! l'infernal dessein!
Se taire quand il sait le nom du vrai coupable,
Te laisser soupçonner ainsi, le misérable!

LUCILE.

Non seulement Grisou travaille à mon bonheur
Mais il veut que je l'aide à flétrir ton honneur.

DOLLARD.

Comment?

LUCILE.

Si je l'épouse, il parle et je suis sauve.
Mais s'il parle, il t'accuse, et j'ai dit " NON."

DOLLARD.

LE FAUVE!

LUCILE.

J'ai dit NON, car je t'aime et te sais innocent.
Nous n'avons pas traîné notre amour dans le sang.

DOLLARD.

Il m'accuse, moi, qui, sans reproche et sans crainte,
De mon renoncement m'en vais graver l'empreinte
Sur l'érable et le roc, et qui, broyant nos cœurs,
Au-dessus de l'amour nous élève en vainqueurs;
Moi qui, pouvant choisir de vivre heureux en France,
Ai traversé les mers et choisi la souffrance
Pour étendre plus loin l'horizon du drapeau
Et convertir au Christ un continent nouveau.
Mais, qu'est-il donc cet homme, exécrable, cynique,
Qui, se moquant de tout, tend un piège tragique
Pouvant prendre à la fois mon projet, notre amour!
O lâche et vil menteur, trop indigne du jour!
Plutôt que de nous suivre au péril, à la gloire,

Il veut souiller l'amour et tacher ma mémoire
Et ternir sur ton front l'honneur des de Queylus.
De crainte que, plus tard, quand je ne serai plus,
Il ne parle et ne fasse une légende sombre,
Où moi, le fol amant, j'aurais tué, dans l'ombre,
Le malheureux époux, obstacle à notre hymen ;
Mais, surpris par Grisou, sur le seuil de l'Eden,
J'aurais alors promis, au prix de son silence,
De partir, de mourir pour le Christ et la France...
Je reste, et je l'oblige à parler devant moi.
Qu'il m'accuse s'il veut, je suis fort de mon droit.

LUCILE.

Non, pars, car mon mépris déroute sa malice.
Si tu restes, il parle et te fait mon complice.
Le seul fait de rester lui donnera raison.
N'avons pas ensemble été dans la maison ?
Nous nous aimions : l'amour ne connaît pas d'obsta-
Grisou, faisant serment, sera cru sans miracle. [cle.
Les mobiles d'amour, bien que muets témoins,
Sont presque toujours ceux dont on doute le moins.
Les faits sont contre nous, puis, en la circonstance,
Mon anneau nuptial nous mène à la potence.

DOLLARD.

Je ne partirai pas. Je parlerai. Je sais
Ce que l'honneur commande au vrai soldat français.
Et je veux avant tout dénouer cette trame.

LUCILE.

Comment le pourras-tu sans un témoin du drame?
Ne risque pas ta gloire, et pars, je te suivrai.
Où s'en ira ton âme, aussi, je m'en irai.
La femme est un lierre enroulé sur un chêne
Et qui suit le destin de l'arbre qui l'entraîne.
Elle monte avec lui dans la splendeur des cieux
Où le suit quand il tombe et disparaît aux yeux.
Lorsque tu tomberas, chêne de la patrie,
Qu'importe qu'à mon tour j'en sois toute meurtrie!
Assurons avant tout ta gloire et ton renom.
Je ne survivrai pas, sois-en bien sûr.

DOLLARD.

NON. NON.
Au prix de ton honneur je ne veux pas la gloire.
Il faut que je dévoile au grand jour cette histoire.
Je dénonce Grisou.

LUCILE.

Grisou s'en moquera.

DOLLARD.

Nous le ferons connaître.

LUCILE.

Et c'est lui qu'on croira.
L'amour est contre nous. On dira que j'invente
Pour sauver notre barque au sein de la tourmente.
Tu briseras ton front vainement contre un mur.
Pars, je te rejoindrai quelque part dans l'azur.
Ton âme en s'élevant entraînera mon âme,
Mon âme qui déjà monte comme une flamme.
Notre amour n'y sera plus suspect, criminel,
Mais le pur aliment du banquet éternel.
A mon tour je te dis: le pays te réclame.

DOLLARD.

Eh bien! je partirai. Que Dieu t'entende, ô femme!

(A ce moment et jusqu'à la fin de l'acte, on entend, de l'intérieur du Fort, les notes harmonieuses et adoucies d'un luth, dont jouait fort bien M. de Maisonneuve.)

LUCILE.

Entends le son du luth qui monte jusqu'à nous
Et pose sur nos cœurs son baiser pur et doux.
Que d'âme vibre en lui charmant l'écho du fleuve!
Ecoute, c'est le luth joué par Maisonneuve.
Dollard, sens-tu combien ce soir est précieux?

Nous ne nous reverrons qu'au rendez-vous des cieux.
Avant de nous quitter, dis-moi pourquoi tu m'aimes.
A mon tour, quand j'aurai reçu ces mots suprêmes,
Je te dirai pourquoi tu fus mon bien-aimé.

DOLLARD.

Je me souviens toujours du rivage embaumé
Où je te vis avec délices...
Des corolles de gaze, en forme de calice,
Cerclaient ton col et je t'aimai.

Tes yeux furent pour moi la captivante source
Où boit l'Arabe du désert.
Dans l'espoir que ton cœur me fut un jour ouvert
Mes mots d'amour prirent leur course.

Lorsque je t'entendis chanter au son du luth
Une romance accoutumée
Je me sentis le cœur glané, ma bien-aimée
Comme le cœur de Booz quand il fut pris par [Ruth.

Quand je te vis prier, un soir, dans la chapelle,
Le front penché, seule au saint lieu,
Blanche comme un beau lis incliné devant Dieu,
Je me dis: Désormais mon bonheur dépend [d'elle.

Tout ce que tu faisais me paraissait meilleur,
Et la perdrix de nos savanes,
Que tu servais, avait la saveur des faisanes
Fumant aux plats d'or d'un seigneur.

Lorsqu'en notre hôpital, auprès de Jeanne Mance,
Tu montrais le ciel aux mourants,
Ou que tu consolais quelques pauvres souffrants,
Je t'aimai dans leurs yeux pleins de reconnais-
[sance.

Dans sa première école où règne Sœur Bourgeoys,
Ecole, jadis une étable,
Quand tu catéchisais les petits à leur table,
Je t'aimai dans les yeux de l'humble enfant
[des bois.

Et je t'aime au moment de mourir sous les armes
Pour le salut de mon pays,
Espérant que par Dieu nous serons réunis
Dans un monde où l'amour peut aimer sans
[alarmes.

LUCILE.

J'ai désiré souvent ces mots d'âme pétris.
Je te livre tous ceux que mon cœur a nourris:

Je t'aime parce que je t'aime
Et je broderai sur ce thème
Que je t'aime plus que le jour.
Ouvrant le voile de mon âme
J'y brode mes secrets de femme
Sous l'aile blanche de l'amour.

Je me souviens quand, sur la plage,
Tu saluas notre village,
Tu descendais d'un vaisseau blanc,
Tige française qu'on transplante,
Et, comme une plante grimpante,
L'amour vers toi prit son élan.

Dès lors attentive à te plaire,
Tu fus mon étoile polaire
Où s'orientèrent mes jours.
J'éprouvai du bonheur à vivre
Et fis le rêve de te suivre
Dans un foyer, près des labours.

Lorsque sur l'onde qui se corse
Tu ramais ton canot d'écorce
Avec l'art d'un enfant des bois,
En te voyant dompter la lame
Je souhaitai d'être la femme
D'un beau Neptune né Gaulois.

Quand je te voyais à l'escrime
De chacun faire une victime
De ton fleuret toujours vainqueur,
Je me disais que ton épée
Etait digne d'une épopée,
Et Mars triomphait dans mon cœur.

Quand un jour, après les semailles,
Germa la fleur des fiançailles,
Je sus qu'il est doux d'être aimé.
Et quand tu vins à disparaître
Je sentis un vide en mon être
Et tout mon horizon fermé.

Avec Closse et de Maisonneuve
Te sachant le gardien du fleuve
Et la terreur de l'Iroquois,
Je regarde avec espérance
Ton sacrifice pour la France
Et ton dévoûment pour la croix...

Par ta vaillance et ton génie
Tu sauveras la colonie.
Sur un socle monumental
Je vois une race attendrie
Te couronner pour la patrie
Dans la gloire d'un pur métal.

DOLLARD (*à la fenêtre où il entraîne Lucile*).

Nous nous promènerons dans cet azur sans voiles,
Loin de la terre du péché,
Dans ce ciel où l'amour n'est jamais empêché.

LUCILE (*tendant sa droite à Dollard qui la baise.*)

Libre comme une sœur de te suivre aux étoiles.

SCÈNE IV.

(*Sœur Bourgeoys et Jeanne Mance sortent de l'oratoire. Jeanne Mance prend Dollard par la main et l'entraîne.*)

JEANNE MANCE.

Les étoiles au ciel viennent d'ouvrir les yeux.
Venez.

DOLLARD (*embrassant Lucile*).

Adieu Lucile.
(*Se dégageant et lui montrant les cieux.*)
Au revoir dans les cieux.

Dollard, Jeanne Mance et Sœur Bourgeoys sortent.

Lucile, en larmes, entre dans son oratoire, s'agenouille, en s'y laissant choir, sur le prie-Dieu, entoure le coussin de ses bras et pose son front sur le crucifix.

RIDEAU.

SEPTIEME TABLEAU.

LE DEPART DE DOLLARD ET DE SES COMPAGNONS.

Sur la Place Royale. Même décor qu'au 5ème tableau.

Le rivage devra traverser tout le fond de la scène, de manière à ce qu'on puisse arriver à celle-ci de droite et de gauche.

Sur le rivage deux ou trois canots dont l'un portera le drapeau fleurs de lis. Près des canots, les munitions et les provisions du voyage.

Grisou et l'abbé Souard venant sur la scène par la porte de l'enceinte du Fort.

Scène I.

GRISOU et L'ABBE SOUARD.

GRISOU.

Ce projet ne fut pas dicté par la prudence.

L'ABBÉ SOUARD.

Pourquoi douter quand nous servons la Providence ?

(Ils s'arrêtent au premier plan, à gauche, Sœur Bourgeoys et Jeanne Mance entrent par le rivage de gauche, se dirigeant vers eux pour former groupe. Echange de saluts respectueux.)

Scène II.

SŒUR BOURGEOYS. JEANNE MANCE. L'ABBE SOUARD. GRISOU.

GRISOU.

Ces dames m'appuieront.

L'ABBÉ SOUARD.

Vous le croyez. — Voyons :
Mes sœurs, monsieur Grisou veut que nous condam-
[nions
Le projet de Dollard comme trop téméraire.

JEANNE MANCE.

C'est le vieil argument qui fut conçu naguère
Contre tous les progrès de notre humanité
Et qui la compromet dans sa vitalité.

SŒUR BOURGEOYS.

C'est vrai que contre nous il lutte avec furie.
Que n'a-t-il pas tenté contre Ville-Marie ?
Où seraient nos maisons s'il eût pu triompher.
Notre œuvre est au début, il cherche à l'étouffer.

L'ABBÉ SOUARD.

C'est le dessein de Dieu que cette terre neuve
Doive au Français sans peur la foi de Maisonneuve.

JEANNE MANCE.

La peur, toujours la peur chez ceux qui ne font rien.
Qu'ils laissent donc au moins faire les gens de bien !

GRISOU.

Un projet peut fort bien être très honorable,
Et, devant la raison, devenir discutable.
Il est triste de voir, à l'âge de l'amour,
Ces dix-sept jeunes gens sacrifier le jour

Dans l'unique et vain but de jeter l'épouvante
Chez un peuple connu par sa bravoure ardente.
Rappelons-leur la loi d'amour, loi du foyer,
Qui les oblige à croître, à se multiplier.

JEANNE MANCE.

Pourquoi parler d'amour en toute cette affaire ?
Trouvez d'autres raisons car il n'y peut rien faire.

SŒUR BOURGEOYS.

A la coupe d'amour nous n'avons pas goûté.
Qui pourtant aime mieux que nous l'humanité ?
Nous aimons l'âme humaine, et, pour la faire heu-
[reuse,
Nous avons sans frayeur franchi la mer brumeuse.
J'ai quitté le bonheur que le monde m'offrait
Pour fonder mon école au sein de la forêt.
Etrangère à celui qu'on rêve sur la terre
L'amour du dévoûment m'a fait surnommer "*Mère.*"

JEANNE MANCE.

Moi, quand il m'invitait d'un regard souriant
J'entendis retentir un appel suppliant:
C'est celui des blessés, tous ces cris de souffrance
Qu'une terre nouvelle adressait à la France.
Ecoutant cet appel avec émotion,
Et, le ciel me poussant à ma vocation,
Je renonce à l'amour, franchis les mers et fonde
L'Hôtel-Dieu canadien dans la forêt profonde.

L'ABBÉ SOUARD.

Ce qui semble impossible aux esprits timorés
Est parfois accompli par des cœurs inspirés.
Du projet de Dollard naîtront de grandes choses
Si Dieu veut que l'effet soit digne de la cause :

Au prononcé de ces derniers vers on voit Dollard et ses seize compagnons sortir du fort, franchir la barrière de l'enceinte, suivi du gouverneur, traverser la scène et se ranger sur la droite en avant du moulin, face au fort. Dollard, qui porte le drapeau blanc aux fleurs de lis, se place vers le centre de la scène, de manière à pouvoir voir librement les deux côtés. Maisonneuve se joint au groupe de l'abbé Souard, à gauche.

Des colons, hommes, femmes, enfants, et quelques Indiens, au nombre desquels Etienne Annahotaha, chef Huron, et Mitiwemegs, chef Algonquin, arrivent par le rivage, de droite et de gauche, et se rangent au fond de la scène, en face du fleuve, Annahotaha et Mitiwemeg se tenant seuls au premier rang.

SCÈNE III.

DOLLARD.

Soldats, présentez armes. Posez armes.... Bien....
Monsieur le gouverneur,
Voici votre soutien,
Le soutien du drapeau, ce groupe de jeunesse
Qui rêve d'égaler les antiques prouesses,
Tous dignes de répondre à l'appel nominal
Ayant tous entendu l'appel de l'idéal :

(*Dollard fait l'appel nominal.*)

Jacques Brassier,

JACQUES BRASSIER.

Présent.

DOLLARD.

Jean Tavernier.

JEAN TRAVERNIER.

Fidèle.

DOLLARD.

Nicolas Tillemont.

NICOLAS TILLEMONT.

Pour la France immortelle.

DOLLARD.

Laurent Hébert.

LAURENT HÉBERT.

Pour sa sublime mission.

DOLLARD.

Aloni de L'Estres.

ALONI DE L'ESTRES.

Pour creuser son sillon.

DOLLARD.

Nicolas Josselin.

NICOLAS JOSSELIN.

J'irai mourir sans crainte.

DOLLARD.

Robert Jurée.

ROBERT JURÉE.

Et moi je tomberai sans plainte.

DOLLARD.

Jacques Boisseau.

JACQUES BOISSEAU.

Ma vie appartient au pays.

DOLLARD.

Louis Martin.

LOUIS MARTIN.

Pour lui mon cœur a tressailli.

DOLLARD.

Christophe Augier.

CHRISTOPHE AUGIER.

Pour lui je lutterai sans trêve.

DOLLARD.

Etienne Robin.

ETIENNE ROBIN.

Il aura mon dernier rêve.

DOLLARD.

Jean Valets.

JEAN VALETS.

Je me donne à lui dans le danger.

DOLLARD.

René Doussin.

RENÉ DOUSSIN.

Puissent mes jours le protéger.

DOLLARD.

Jean Le Compte.

JEAN LE COMPTE.

Au pays je donne ma souffrance
Et je crie avec vous, bien haut : Vive la France.

DOLLARD.

Simon Grenet

SIMON GRENET.

Disons aussi : Vive la Croix.

DOLLARD.

François Crusson.

FRANÇOIS CRUSSON.

Vivent Dieu, notre Dame et le roi.

DOLLARD.

Nous jetons sur ce sol une double semence :
Celle de l'Evangile et celle de la France ;
Qu'un grand peuple loyal en soit le moissonneur.
Qu'il marche avec droiture au sentier de l'honneur.
Qu'il aille sans faillir où le devoir l'entraîne.
Pour nous, gladiateurs succombant dans l'arène,
Nous dormirons heureux notre dernier sommeil
En attendant l'appel du suprême réveil.
A nos derniers regards que la patrie est belle !
Comme elle parle au cœur qui se brise pour elle !
A cette heure troublante où nous allons mourir
Je dis : C'est volontiers mais non pas sans souffrir.
Notre cœur est semblable à la claire fontaine
Qui déverse les pleurs de sa coupe trop pleine
Tout en réfléchissant la lumière des cieux.
Adieu... Puisse la France être heureuse en ces [lieux!...

ETIENNE ANNAHOTAHA, *s'avançant d'une couple de pas.*

Descendant des Hurons dont la race agonise,
Parent de tous ces morts bénis par votre église,
Je sens parler en moi la voix des vieux guerriers
Demandant un vengeur des bourgs incendiés.
Je suis, comme ils étaient, séduit par votre France
Qui méprise la mort en chantant l'espérance.
Je veux avec vos preux, dans le fort du Long Sault,
Combattre et m'enivrer de vaillance à l'assaut,
Mourir en assommant les bourreaux de ma race
Et suivre dans les cieux mes pères à la chasse.

(*s'adressant à Maisonneuve*)

Je vous demande donc, ô Père, la faveur
De former un parti de quarante lutteurs
Fils des guerriers Hurons, vos alliés naguère,

(*se tournant vers Dollard et ses compagnons*)

Pour vous aider, héros, jusqu'à l'heure dernière.

MAISONNEUVE.

Etienne, ta bravoure et ta fidélité
Nous plaisent. Je consens. Sache qu'en vérité
Ce pays écrira ton nom dans son histoire
Et nos petits neveux béniront ta mémoire.

ETIENNE ANNAHOTAHA.

Il me faut maintenant accomplir un devoir,
Dire ce qu'une nuit l'œil de Dieu me fit voir.
La lune descendait derrière la montagne.
Je marchais hors des murs observant la campagne.
De la maison de Jean partirent des cris sourds
Et je saisis les mots étouffés " Au Secours! "
Je m'avançai, prêtant une oreille attentive.
Je n'entendis plus rien que le flot sur la rive
Et le léger murmure, ami des petits vents
Qui bercent nos bébés dans les arbres mouvants.
Je souris en pensant que, dans un mauvais rêve,
Jean se croyait surpris et scalpé sur la grêve
Alors qu'un front d'amour sommeillait près de lui.
Mais la porte soudain vient de s'ouvrir sans bruit,
Un homme sort, me voit, puis me saute à la gorge.

(GRISOU *essayant de se moquer mais avec malaise*):

Horrible histoire!...

ETIENNE ANNAHOTAHA, *impassible, continue.*

Et dit: " Vil Indien, je t'égorge.
Si tu ne me promets le silence à l'instant."
Je saisis son poignet, je l'étreins tant et tant
Que de douleur sa main s'entr'ouvre, et je respire.
Pointant un pistolet, cet homme dit: " je tire,

Si tu ne fais serment de garder le secret."
J'ai juré sur ta croix, Jésus de Nazareth,
Et, depuis, le remords me ronge les entrailles
Et je me sens un lâche, indigne des batailles.
Je demande pardon aux mânes des aïeux
Par crainte de la mort d'avoir juré par eux.
Sur les mânes sacrés de ceux qui sont sous terre
J'ai juré de partir et de toujours me taire.
Eh bien! c'en est assez, je ne me tairai plus
Et je disculperai Lucile de Queylus.
Le meurtrier de Jean, dans la nuit solennelle,
Ce ne fut pas cet ange, oh! non ce n'est pas elle.

(*pointant Grisou*)

C'est lui. Je l'ai bien vu.

(*mouvement*)

GRISOU, *s'efforçant de parler avec calme.*

Cela me ferait peur
Si, contre ce récit d'un sauvage trompeur,
Je n'avais en Dollard un témoin magnanime.
Jean l'emmena chez moi pendant la nuit du crime.

DOLLARD.

Je ne t'ai pas suivi... mais je dois dire...

ETIENNE ANNAHOTAHA, *à Dollard amicalement.*

Assez.

(tirant de son gilet de chamois un billet taché de sang et le présentant au gouverneur.)

Il tomba dans la lutte et je l'ai ramassé
Cet écrit teint du sang de Jean.

GRISOU, *effaré, se tournant pour fuir.*

Je file.

MAISONNEUVE, *à Grisou, avec force.*

Restez.

(aux gardes)

Surveillez-le.

DOLLARD.

La preuve, ô ma Lucile!

MAISONNEUVE *qui a parcouru le billet des yeux.*

Sur ce billet troublant Jean pleura ses adieux.

GRISOU *(se prenant les tempes de ses mains tremblantes, comme s'il revoyait la scène, répète les mots de Jean :)*

C'est vrai ! ! !

MAISONNEUVE *lit :*

Chère Lucile.
Il vaut sans doute mieux
Que je parte. Grisou... m'apporte la nouvelle.
Dollard est de retour et l'amour vous appelle.
La nuit l'honneur, la foi, plus rien ne vous retient.
Vous suivez votre amant dans l'ombre, sans gardien.
Vous n'êtes pas loyale, et, pour votre âme fausse,
L'enfer doit réserver quelque éternelle fosse.
Maintenant je vous hais d'un cœur qui vous aima.
Je la connais trop tard l'infidèle qui va,
Sous bois, au clair de lune, offenser la nuit blanche
Et réveiller l'oiseau sommeillant sur la branche.
Oui, ta fuite brutale en ce moment sacré
Me donne bien le droit, femme, de t'exécrer.

GRISOU *se jetant aux genoux de Dollard.*

Oh! devant vous, héros, je suis un misérable,
Indigne de vous suivre au combat mémorable.
J'ai menti par amour et j'ai calomnié.
Pour mon pardon, Dollard, je me traîne à tes pieds.
Le pardon n'est-il pas du ciel la clef de voûte?
Nous en avons besoin tout le long de la route.
Quiconque le reçoit reçoit un don des cieux.
A celui qui le donne il est délicieux.
Est-il jamais sorti du sol évangélique
Une fleur plus riante, un mot plus pacifique?
Je sens tout le néant des passions du cœur.
Je voudrais dans vos rangs racheter mon honneur.

MAISONNEUVE.

Cynique meurtrier, témoin faux et parjure,
Tu ne souilleras pas de ta présence impure
Les rangs de ces héros qui vont mourir en preux.
Tu ternirais leur gloire en luttant avec eux.
Qui sait si quelque jour, redoutant la souffrance,
Tu ne tournerais pas ton bras contre la France.
Reste donc dans ton rôle, artisan d'échafaud....

(*aux gardes*)

Qu'on arrête cet homme et le mette au cachot.

(*Les gardes exécutent cet ordre et rentrent au fort escortant Grisou.*)

MAISONNEUVE *à Jeanne Mance.*

Mandez Lucile. Qu'elle vienne. Je l'ordonne.

Jeanne Mance rentre au fort.

DOLLARD *à Annahotaha.*

Gloire à toi, vaillant chef de la race huronne.

DOLLARD *à ses compagnons.*

Vengeons les mânes des Hurons, peuple martyr
Qui, le premier du sol, voulut se convertir.

MITIWEMEG, *se joignant à Annahotaha.*

Je me sens entraîné par votre fière audace.

(*au gouverneur*)

Algonquins et Hurons sont amis de ta race.
Je veux, comme Algonquin, ô noble gouverneur,
Suivre Etienne et Dollard au sentier de l'honneur.

MAISONNEUVE.

Algonquins et Hurons, races hospitalières,
Utiles dans la paix, fidèles dans les guerres,
Au nom du Canada nous vous crions merci.

(*à Mitiwemeg*)

Oui, cher Mitiwemeg, tu peux les suivre aussi.

DOLLARD.

Vivent Mitiwemeg et la race algonquine.

(*Jeanne Mance entre avec Lucile, tout en blanc, suivie de seize autres jeunes filles vêtues de blanc, les fiancées des compagnons de Dollard. Jeanne Mance rejoint le groupe du gouverneur. Les compagnes de Lucile se rangent à côté de ce groupe en avant de l'enceinte. Lucile se détache d'elles d'un pas ou deux vers le centre de la scène.*)

MAISONNEUVE.

Lucile, honneur à toi.

(*Il met la main de Lucile dans celle de Dollard.*)

LES COMPAGNONS DE DOLLARD.

Vive notre héroïne.

MAISONNEUVE.

Vous avez trop souffert pour n'être pas unis.

L'ABBÉ SOUARD *levant les deux mains sur eux.*

Veuille Dieu vous bénir comme je vous bénis.

DOLLARD *laissant la main de Lucile après l'avoir baisée.*

Trop tard pour être heureux.

DOLLARD (*à Lucile et à ses compagnes*)

O femme, femme aimante,
Victime autant que nous des coups de la tourmente,
Louange, honneur à vous.

UNE DES COMPAGNES DE LUCILE.

Bien que le cœur brisé
Nous vous donnons au drapeau blanc fleurdelisé.

LUCILE.

Nous sommes les filles de France,
Filles de cœur et d'espérance,
Les pionnières du pays,
Nous ne craignons qu'une rivale,
Car pour nous elle est l'idéale,
C'est la bannière aux fleurs de lis.

Quand vous accourez sous son aile
L'âme d'un peuple vibre en elle,
Elle symbolise à nos yeux
Tout ce qu'ont chanté les trouvères,
L'amour et la foi de nos pères
Et la valeur de nos aïeux.

En vous la voyant suivre, à l'heure
Où le vent des combats l'effleure,
Si rien ne peut nous consoler,
Grâce à la gloire de vos armes
Nous sentons pourtant qu'à nos larmes
Des pleurs d'orgueil vont se mêler.

Quand vous mourez pour la patrie
Nous sommes la femme qui prie
Pour le triomphe de nos droits.
Le coup qui perce vos poitrines
Atteint aussi vos héroïnes
A genoux aux pieds de la croix.

Si, s'inspirant de votre histoire,
Un jour un sculpteur de la gloire
Vous fait revivre par son art,
En bas-reliefs gravant le drame
Qu'il se souvienne de la femme
Qui salua votre départ.

DOLLARD.

Nous défendrons notre bannière
Comme des dignes héritiers
De ceux qui par tous les sentiers
Luttaient jusqu'à l'heure dernière.

Pour vous, la ville et le pays
Nous nous donnons en holocauste.
Oui, nous mourrons à notre poste
Pour la gloire des fleurs de lis.

Pour vous nous entrerons en lice.
Notre jeunesse et notre amour
Qui donnent tant de charme au jour,
Nous vous l'offrons en sacrifice.

Si donc en vous disant adieu
Nos mots deviennent lourds de larmes
Nous laisserons parler nos armes
En luttant pour la France et Dieu.

MAISONNEUVE.

Vous dont le dévouement inspirera le barde
La gloire vous attend, partez, que Dieu vous garde.

(*Dollard montre du doigt le rivage à ses compagnons. Les rangs s'ouvrent. Les soldats défilent. Dollard met au front de Lucile le baiser d'adieu. Toutes les têtes se courbent, les femmes étouffant leurs sanglots.*)

RIDEAU.

NEUVIEME TABLEAU.

Sur la plage, près du Fort de Ville-Marie.

Même décor qu'au cinquième tableau.

Au crépuscule.

Le récit du messager Huron.

SCÈNE I.

MAISONNEUVE. L'ABBE SOUARD. JEANNE MANCE, SOEUR BOURGEOYS ET LUCILE.

LUCILE.

C'est ici que Dollard nous a fait ses adieux.
Ils me seront toujours chers et sacrés, ces lieux.
Il me semble parfois, au milieu de mes larmes,
Entendre retentir, au loin, le choc des armes.

MAISONNEUVE.

A l'heure où le soleil à l'horizon descend,
Il m'a paru, ce soir, se coucher dans le sang
Et nous aurions pu croire à quelque triste augure
Si nos destins s'interprétaient par la nature.

L'ABBÉ SOUARD.

Mais nous cherchons plus haut le sens de nos destins.
Nous ayant dirigés vers ces pays lointains
Dieu conduit notre barque au milieu de l'orage.

MAISONNEUVE.

Chaque soir nous venons ensemble sur la plage,
A cette heure où le flot murmure une oraison.

LUCILE.

Et d'un œil anxieux nous scrutons l'horizon
Dans l'espoir d'y voir poindre un canot, une voile,
Nous ramenant Dollard.

SŒUR BOURGEOYS.

Il n'y point que l'étoile.

L'ABBÉ SOUARD.

Puisque nous n'avons plus revu les Iroquois
Depuis l'heure où Dollard nous quitta....

LUCILE.

Plus d'un mois...

L'ABBÉ SOUARD.

Nos héros ont dû faire un grand et noble ouvrage.

MAISONNEUVE.

Je crois que nous devons la paix à leur courage.

JEANNE MANCE.

Je ne me plaindrai pas si ma cour d'hôpital
Cesse enfin de servir à des combats fatals.

LUCILE.

J'aperçois un canot voguant vers cette rive.

MAISONNEUVE.

C'est un canot huron.

LUCILE.

Il approche. Il arrive.
Reviens-tu du Long-Sault m'apprendre, messager,
Que Dollard est sorti sain et sauf du danger ?

Scène II.

LES MEMES. LOUIS, *le messager huron.*

LE HURON.

Oui, je viens de ces lieux sacrés et mémorables
Où le Long-Sault sanglote au milieu des érables.

MAISONNEUVE.

Avez-vous combattu ?

LUCILE.

Dollard vit-il encor ?

LE HURON.

Allez le demander aux centaines de corps
Des Iroquois tombés autour des palissades
Et qui ne viendront plus dresser leurs embuscades.

LUCILE.

Mais qu'est-il devenu ?

LE HURON.

Fauchant ses noirs bourreaux,
Bon moissonneur de gloire, un saint comme un héros.

LUCILE.

Tué, mon bien-aimé !

MAISONNEUVE.

Quel dénoûment funeste !

LE HURON.

Dans un dernier malheur vois le secours céleste.
Le courage montré, dans cet événement,
Par Dollard et les siens, vous sauve en ce moment.
Les Iroquois vainqueurs sont partis comme en fuite.
J'ai pu leur échapper et tromper leur poursuite.
Nous occupions un fort de pieux près du Long-Sault,
Et, depuis cinq longs jours, résistions à l'assaut.
L'eau manquait, et, tout près, le rythme des rapides,
Que l'écho transformait en rêve d'eaux limpides,
Nous faisait désirer une source ou la mort.
Nous creusâmes le sol dans l'enceinte du Fort
Et trouvâmes à boire un peu d'une eau boueuse
Que nos gosiers brûlants jugèrent savoureuse.
Dormant à tour de rôle et souvent réveillés
Soit par les hurlements lugubres des guerriers,
Soit pour clouer au sol ceux dont la perfidie
S'en venaient en rampant allumer l'incendie,
Nous écartions, depuis cinq jours, chaque danger.
Le chef des assaillants dépêche un messager
Auprès d'autres guerriers qui viennent en grand
[nombre,

Au moins cinq cents, riant de notre espoir qui sombre.
Les alliés hurons soudain sont pris de peur.
Fuyant et désertant le poste de l'honneur,
Presque tous vont chercher le repos du transfuge
Dans le camp iroquois qui leur sert de refuge.
— Je vous maudis, ô compagnons qui nous fuyez,
Crie Annahotaha, vieux chef, à ses guerriers, —
Soldats, tirez sur les fuyards que la peur dompte. —
Et, se pressant le front, il s'écrie avec honte :
" Trente des miens ont fui, révélant que les preux,
Qui défendent ce fort et qu'on croyait nombreux,
Ne sont que vingt en nombre et cent par le courage !
Aussi les Iroquois frémissent-ils de rage,
Eux dont tant de guerriers jonchent déjà ces bords.
Mais je reste avec vous, Dollard, jusqu'à la mort."
Dollard lui dit : " Il s'est toujours trouvé des traîtres.
Sois heureux d'être, toi, digne de tes ancêtres."
S'adressant aux soldats : " Soldats, proche est la fin.
Mieux vaut mourir tués que de soif et de faim.
Les cris des Iroquois annoncent la bataille.
Si nous n'avons le pain nous aurons la mitraille.
Brave Mitiwemeg, brave Annahotaha,
Fidèles Algonquins, héroïques soldats,

Vous avez combattu d'une façon superbe.
Ce soir, chez le Bon Dieu, nous dînerons sur l'herbe.
Nous y boirons ensemble au salut du pays
Et nous y mangerons la perdrix des taillis."
Imaginant des boucliers faits de troncs d'arbre,
Liés ensemble et durs comme des murs de marbre,
Les guerriers ennemis montent de toutes parts
Hurlant et rugissant comme des léopards,
Et l'on entend leur chef chanter : "Dieu de la guerre,
Fils du Grand Manitou que nos pères naguère
Ont invoqué dans les combats, nous t'invoquons.
C'est en ton nom, Dieu Fort, que nous les attaquons.
Sois avec nous. Pitié pour la race iroquoise
Qui veut chasser du sol le blanc qui le déboise.
Nous vous invoquons tous, bons et mauvais esprits,
Tous ceux qui, comme nous, combattent Jésus-Christ,
Nous vous en supplions, donnez-nous la victoire,
Et nous irons chanter chez nous des chants de gloire."
" Mes amis, dit Dollard, non tout n'est pas perdu.
Ce dernier mouvement était inattendu.
Il met nos ennemis au pied des palissades
En un groupe propice aux grandes mitraillades.

Je doutais du succès. Je renais à l'espoir
De les exterminer avant l'ombre du soir.
Nous lancerons sur eux tous nos barils de poudre."
Il en prend un, l'allume et dit, lançant la foudre:
" Portez-en la nouvelle aux mânes des aïeux."
Mais le baril s'accroche et retombe...

LUCILE (*avec effroi*).

Mon Dieu!...

LE HURON.

Il éclate parmi les Français qu'il aveugle.
Le chef iroquois crie à sa troupe qui meugle:
" Frères, nous les tenons. Hache en main! A l'as-
[saut!...
Ils font brèche, et bientôt, en un mouvant faisceau
Formé des combattants aux prises dans l'enceinte,
Le corps à corps s'engage avec rage et sans plainte.
Le nombre enfin l'emporte et bûche en abattis
Les preux dont l'arme chante un dernier cliquetis.
Déjà le fort en feu, sur la scène sanglante,
Jette au sein de la nuit sa lueur aveuglante.

" Arrêtez ! dit le chef à ses guerriers maudits
Qui s'en allaient scalper les fils du paradis ;
Laissez brûler en paix cette jeunesse pure.
Laissez-la retourner en cendre à la nature.
Nous, nous étions huit cents. Eux, ils n'étaient
[que vingt.
Pendant huit jours entiers nous luttâmes en vain.
Par un seul accident nous tenons la victoire.
Ils tiennent dans la mort les palmes de la gloire."—
Se penchant vers Dollard, qui respirait encor
Et dont l'être semblait divin dans ce décor,
Le chef, qui triomphait, doucement le soulève,
Et lui dit à l'oreille, à mi-voix, comme en rêve :
" Meurs en paix. Ta vaillance a sauvé ton pays.
Mais nous torturerons ceux qui vous ont trahis." —
Se relevant et s'adressant à ses Peaux-Rouges,
Dont chacun semblait être un fantôme qui bouge
Aux lueurs d'un brasier : " Nous sommes vainqueurs,
[mais
Leur panache en ce jour fait honte à nos plumets.
Saluons ceux qui meurent pour le Dieu de France,
Le Dieu Puissant " . . . . . Dollard reprend : " Dieu
[d'Espérance."—

Le chef, ayant donné le signal du départ,
Les Iroquois s'en vont. Le feu, rouge et blafard,
S'attaque à vos héros dont il va cueillir l'âme,
Et l'on entend la voix de Dollard dans la flamme :
" Jeanne d'Arc, tu mourus jadis sur un bûcher.
Je te ressemble un peu, mourant sur ce rocher
Où l'abeille de feu butine en ma poitrine
L'amour du sol chrétien dont tu fus l'héroine,
Et, de ce suc divin, compose un divin miel.
O Lucile..."

LUCILE (*avec douleur.*)

Mon Dieu!...

LE HURON

Vous précédant au ciel
Dollard a murmuré: " Je vois poindre l'aurore
De ce ciel où je vais t'aimer et vivre encore."
Puis, à ses compagnons: " Emules des aïeux,
Le feu vous vêt déjà de vos corps glorieux,
Soldats, vous m'appelez. J'accours et je m'écrie,
En tombant dans vos rangs: Tous morts pour la
[Patrie."

MASSONNEVE

Nous pleurons [illegible] nos larmes d'opalines.
Le rêve de leur gloire
Sait adorer les pleurs qu'il fait couler. L'Idéale
Au front de ces [illegible] qui nous brûlent,
Leur immortel exemple,
Au cœur qui les contemple
Inspirera toujours le plus pur dévouement.
En marchant sur leur trace
Les fils de notre race
Servir de ce pays l'orgueil et l'ornement.

LEVILLE.

Pour consoler votre poussière
Que la mort jeta dans le vent
Je vole le sportif frémissant
D'un beau réveil dans la lumière.

Ce n'est plus le sombre Iroquois
Montant, aux clameurs des rascadas,
Au vieux assaut des palissades,
Pour teindre le sang des marquis.

C'est l'assaut d'un peuple en délire,
C'est le suprême embrassement,
C'est l'étreinte d'un monument
Qui s'élève aux sons de la lyre.

La voix des [illegible] dans les tours,
Pour [illegible] les [illegible] de guerre
Qui [illegible] notre [illegible]
[illegible]

Au bord des [illegible]
[illegible]
[illegible]
Les [illegible].

Oh! qu'ils [illegible] longtemps
Au front des [illegible] et des femmes
Et [illegible]
Les [illegible].

Héros morts sans laisser de traces,
Malgré le nombre [illegible] vainqueurs,
De la blessure de vos cœurs
Germa la fleur de notre race.

Tombés sur la brèche jadis
Mais toujours debout dans la gloire,
Les yeux et la voix de l'Histoire
Vous ont pleurés, vous ont redits.

MAISONNEUVE

Nous pleurons mais sentons nos âmes s'apaiser.
Le récit de leur gloire
Sait adoucir les pleurs qu'il fait couler. L'histoire
Au front de ces héros dépose son baiser.
Leur immortel exemple,
Au cœur qui les contemple
Inspirera toujours le plus pur dévoûment.
En marchant sur leur trace
Les fils de notre race
Seront de ce pays l'orgueil et l'ornement.

LUCILE.

Pour consoler votre poussière
Que la mort jeta dans le vent
Je vois le spectacle émouvant
D'un beau réveil dans la lumière.

Ce n'est plus le sombre Iroquois
Montant, aux clameurs des cascades,
Au rude assaut des palissades,
Pour teindre de sang ses carquois.

C'est l'assaut d'un peuple en délire ;
C'est le suprême embrassement,
C'est l'étreinte d'un monument
Qui s'élève aux sons de la lyre.

La voix des cloches dans les tours,
Pour remplacer les chants de guerre
Qui hurlaient votre mort naguère,
S'unit aux voix de notre amour.

Au front des poteaux de torture
Vos yeux de preux ont contemplé
Des semeurs de verbe et de blé
Les frémissantes chevelures.

Oh! qu'ils contemplent maintenant
Au front des enfants et des femmes
Et frémissant avec nos âmes
Les boucles d'amour frissonnant.

Héros morts sans laisser de trace,
Malgré le nombre vrais vainqueurs,
De la blessure de vos cœurs
Germa la fleur de notre race.

Tombés sur la brèche jadis
Mais toujours debout dans la gloire,
Les yeux et la voix de l'histoire
Vous ont pleurés, vous ont redits.

Dressés sur la pierre angulaire,
A jamais à tous les passants,
A tous les cœurs reconnaissants
Donnez l'exemple séculaire.

Mon rêve chante l'avenir.
Je suis la voix du souvenir.

(à Jeanne Mance)

Je consacre ma vie aux blessés, aux malades,

(comme parlant à Dollard)

Car nul n'aura mon cœur, héros des palissades.

RIDEAU.

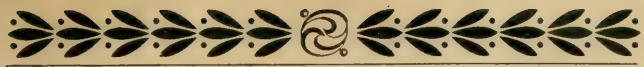


TABLE DES MATIERES

	Page
Avant-propos	5
Personnages	13
Synopsis	15
Premier tableau	17
Deuxième tableau	47
Troisième tableau	51
Quatrième tableau	77
Cinquième tableau	83
Sixième tableau	105
Septième tableau	129
Huitième tableau	
Neuvième tableau	

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 004822325b
PS 8503 .O86D6 1911
BOURBEAU RAI
DOLLARD DE

CE PS 8503
.O86D6 1911
C02 BOURBEAU-RAI DOLLARD DES
ACC# 1276475

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 09 10 16 2